



ACTE III, SCÈNE XII.

FABIO LE NOVICE,

DRAME AVEC PROLOGUE EN CINQ ACTES ET SIX TABLEAUX,

par MM. Charles Lafont et Noël Parfait,

MUSIQUE DE M. ARTUS.

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS SUR LE THÉÂTRE DE L'AMBIGU-COMIQUE,
LE 5 JUIN 1841.

PROLOGUE.

| PERSONNAGES | ACTEURS. | PERSONNAGES. | ACTEURS. |
|---|------------------|---|------------|
| LE COMTE LUDOVIC MANZONI (25 ans) | M. MATIS. | DON BERNARDO, prieur du cou- vent des Dominicains. | M CULLIER. |
| THÉCLA, sa femme (20 ans) | Mlle V. MARTIN. | UN OFFICIER ESPAGNOL. | M. EDMÉ. |
| LE MARQUIS DE LEGANEZ, père de Thécla (60 ans) | M. ANATOLE GRAS. | FERNAND, fils de Thécla. | |
| POLICASTRO, ouvrier ciseleur (25 ans) | M. ALEX. MAUZIN. | UNE SERVANTE. | |
| | | Soldats espagnols, Hommes du peuple, Moines, etc. | |

Milan, 1580.

Dans une petite maison occupée par Thécla. Une chambre très-simplement meublée dans le goût du seizième siècle.
Portes latérales; porte au fond. A gauche, sur le premier plan, une fenêtre.

SCÈNE PREMIÈRE.

LUDOVIC, THÉCLA.

On entend frapper à la porte du fond.

THÉCLA, *courant ouvrir.*

Ludovic!

LUDOVIC, *entrant.*

Chère Thécla!

THÉCLA.

C'est toi!... Oh! quelle nuit j'ai passée!... atten-

tive au moindre bruit, sitôt que j'entendais marcher dans la rue, je m'élançais vers cette porte, espérant que tu allais y frapper...

LUDOVIC.

Pauvre amie!

THÉCLA.

Vingt fois déçue, j'avais fini par m'endormir près du berceau de Fernand... mais quel sommeil pénible!... Tantôt la figure de mon père apparaissait devant moi, pâle et menaçante... puis

je croyais entendre les gémissements d'un homme qu'on assassine... je reconnaissais ta voix, et tout éperdue... Mais je te revois... tu n'es pas même blessé... ce n'était qu'un rêve!

LUDOVIC.

Et Fernand, a-t-il passé une nuit meilleure que la tienne?

THÉCLA.

O pauvre ange! son sommeil n'a pas été troublé un instant... Veux-tu le voir?

LUDOVIC.

Non. Je ne résisterais pas au désir de l'embrasser, et je le réveillerais peut-être...

THÉCLA.

Mon Ludovic!... Mais maintenant tu vas me dire les motifs de ton absence... apportes-tu quelque heureuse nouvelle?

LUDOVIC.

Je te l'aurais déjà dite.

THÉCLA.

Mon père a découvert notre retraite?

LUDOVIC.

Grâce au ciel, non!

THÉCLA.

Oh! qu'est-ce donc? tu me fais mourir!

LUDOVIC.

Thécla, tu es Espagnole et je suis Milanais... Dieu, qui règle les destinées, avait écrit là-haut notre mariage, et l'inimitié qui règne entre nos deux patries ne l'a pas empêché de s'accomplir... Quelle que soit la retraite où tu vis, tu n'ignores pas l'oppression de l'Espagne sur mon malheureux pays...

THÉCLA.

Puis-je l'ignorer, quand mon mari en est une des plus illustres victimes?

LUDOVIC.

Eh bien! la persécution, un moment ralentie, est sur le point de recommencer...

THÉCLA.

Contre toi?

LUDOVIC.

Pas encore; mais contre un autre moi-même, contre Ottavio Manzoni, mon frère bien-aimé.... Oh! ce n'est pas son imprudence qui a provoqué son malheur.... Écoute: Hier au soir, il était allé avec sa jeune femme à l'église de Saint-Étienne, lorsque, au sortir de l'office divin, un flot de peuple les sépara... Après une heure de recherches inutiles, Ottavio avait repris le chemin de sa demeure, dans l'espoir que dona Léonor y serait rentrée de son côté... quand soudain il l'aperçoit qui se débat, pâle et tremblante, entre les bras d'un officier espagnol qui cherchait à l'entraîner...

THÉCLA.

Grand Dieu!

LUDOVIC.

Cela te révolte, n'est-ce pas?... Voilà pourtant où nous en sommes!... Courir à ce misérable, et lui crier de se défendre, ce fut pour Ottavio l'affaire d'un instant... L'Espagnol furieux tira son

épée; mais dans ce duel d'une minute, Dieu a protégé celui dont la cause était juste, et l'offenseur de dona Léonor est tombé mort à ses pieds!... Cependant la foule grossissait, et déjà un détachement de gardes wallones s'avancait vers le théâtre du combat... Mon frère voulait les attendre... mais on sait à Milan ce que c'est que la justice espagnole, et l'un des nombreux amis d'Ottavio l'a forcé de chercher un refuge dans l'église des Dominicains... Voyons, Thécla, toi qui nous conseilles toujours la résignation, la patience, blâmes-tu mon frère d'avoir tiré vengeance d'un si cruel outrage?... Les Espagnols en détruisant notre nationalité nous ont rayés de la liste des peuples... faut-il cesser d'exister comme hommes, et leur livrer encore notre honneur?...

THÉCLA.

Ah! je n'exige point un tel sacrifice... Si je t'exhorte à la résignation, c'est qu'avant tout je t'aime et que je tremble pour ta vie... mais combien ma belle-sœur doit être malheureuse! Du moins, son mari est en sûreté... le couvent des Dominicains est un asile inviolable, et don Bernardo, le prieur, est un de nos amis...

LUDOVIC.

Oui; mais depuis la dernière sédition, un édit du roi Philippe II a établi, à Milan un Conseil des troubles, signe émuile de celui qui a décimé les Flandres, donne la direction du duc d'Albe.... C'est le marquis de Leganez, ton père, qui préside ce conseil, et il n'a que trop de raisons de haïr les Milanais! Je crains que, par ruse ou par violence, on n'arrache mon frère de l'asile qu'il a trouvé...

THÉCLA.

Le gouverneur oserait...

LUDOVIC.

Il ose tout! aussi j'ai tout prévu... (On entend chanter en dehors.) Mais écoute...

POLICASTRO, en dehors.

L'aube vient, la nuit s'envole;
Tout s'éveille autour de nous;
Régina, j'ai ta parole:
Je t'attends au rendez-vous...

LUDOVIC.

C'est la voix de Policastro, cet ouvrier ciseleur dont je t'ai parlé... j'avais besoin de lui, et je l'ai fait prévenir par un billet de se trouver ici de grand matin... Je vais lui ouvrir... attends-nous là.

Il sort.

THÉCLA, seule.

Policastro!... le fauteur de toutes les révoltes... c'est à lui qu'il va confier notre secret.... Ah! je ne veux pas voir cet homme... (Elle va pour entrer chez elle et revient.) Je suis folle!...

SCÈNE II.

LUDOVIC, POLICASTRO, THÉCLA, un peu à l'écart.

POLICASTRO.

Monsieur le comte, quel est cet appartement où vous m'introduisez ?

LUDOVIC.

Le mien.

POLICASTRO.

Le vôtre ! cependant il y a deux jours vous demeuriez sur la place des Marchands.

LUDOVIC.

Oui, chez maître Simonetta... mais j'ai deux logemens, l'un public, l'autre secret.

POLICASTRO.

Bonne précaution pour un conspirateur !

LUDOVIC.

Cette précaution n'a pas le motif que tu supposes... Madame, voici un ami dont je vous ai parlé souvent... Policastro, voilà ma femme.

POLICASTRO.

Votre femme !... ma foi, monsieur le comte, je vous en fais mon compliment.

THÉCLA.

Il y a long-temps, monsieur, que je connais votre dévouement à la famille de mon mari. J'espère que vous m'accorderez un peu de l'affection qu'il vous inspire.

POLICASTRO.

Moi, madame ? Ah ! c'est déjà fait, je vous jure, et vous eussiez pu me demander quelque chose de plus difficile à vous accorder.

LUDOVIC.

C'est bien ; Thécla, laissez-nous.

Elle rentre chez elle.

SCÈNE III.

LUDOVIC, POLICASTRO.

POLICASTRO.

Je ne reviens pas de ma surprise... Quoi, monsieur le comte, vous êtes marié ? avant votre frère ou après ?

LUDOVIC.

Avant.

POLICASTRO.

Et pourquoi faire à tout Milan un secret de ce mariage ?... Ah ! pardon. Cela ne me regarde pas... Occupons-nous de votre frère, car c'est de lui sans doute que vous désiriez me parler. Instruit des dangers qu'il courtait, je n'ai pas perdu de temps, je vous l'assure, et mes amis sont déjà préparés...

LUDOVIC.

Tes amis...

POLICASTRO.

Je n'ai pas eu de peine à les émouvoir en faveur de votre cher Ottavio. D'abord, le duel a

été loyal, et son adversaire était un infâme, il n'y a qu'un cri là-dessus... Ensuite, c'est d'un Manzoni qu'il s'agit, et voyez-vous, votre nom est populaire ! vous êtes les rejetons d'une famille illustre, qui de tout temps a prodigué ses biens et son sang pour défendre l'indépendance nationale ! Ce sang, on l'a vu couler sur les échafauds, dans les champs de bataille, et partout il était aussi pur !... nous ne l'avons pas oublié, nous autres... J'engage donc le Conseil des troubles à respecter l'asile où s'est réfugié votre frère... S'ils touchaient à un cheveu de sa tête, malheur à eux !... la mine est prête, une étincelle peut la faire sauter...

LUDOVIC.

Au risque de la vie...

POLICASTRO.

Bah ! qu'est-ce que ma vie ? elle n'est utile qu'à ma vieille mère, et si je lui manquais, eh bien ! elle irait se mettre un matin à la porte de quelque église, et j'ai assez de foi dans la reconnaissance de mes concitoyens pour croire qu'on ne laisserait pas mendier long-temps la mère de Policastro.

LUDOVIC.

Va, je connais ton dévouement, je l'apprécie ; mais peut-être avant d'agir aurait-il fallu me consulter... peut-être as-tu compromis mon frère en voulant le servir.

POLICASTRO.

Comment cela ?

LUDOVIC.

Milan n'est pas mûr encore pour son affranchissement... attendons...

POLICASTRO.

Attendre... toujours attendre... Mais votre frère ?... Songez-vous que d'un moment à l'autre on peut l'arracher de son asile ?

LUDOVIC.

Cette nuit je pars avec lui pour la France.

POLICASTRO.

En est-il ainsi ?... alors je vous accompagnerai.

LUDOVIC.

Non ; je n'ai de laissez-passer que pour deux personnes, et tu dois rester à Milan pour me rendre un grand service.

POLICASTRO.

Parlez... lequel ?

LUDOVIC.

Le vrai motif qui m'oblige à cacher mon mariage, c'est que le père de la comtesse Manzoni ne m'aurait jamais accordé sa fille, et que j'ai été forcé de l'enlever.

POLICASTRO.

Est-il possible ?

LUDOVIC.

Depuis notre mariage ses recherches ont été vaines ; mais si elles réussissaient en mon absence, que deviendrais-je ?... Tu es mon meilleur ami ; c'est à toi que je confie ma femme et mon enfant, c'est chez toi qu'ils iront attendre mon retour.

POLICASTRO.

Merci, monsieur le comte, et soyez tranquille !

Le Prieur entre tout agité.

SCÈNE IV.

LUDOVIC, LE PRIEUR, POLICASTRO, puis
THÉCLA.

LE PRIEUR.

Ah! comte, Dieu soit loué! vous êtes ici!

LUDOVIC.

C'est vous, mon père... quelle agitation...

POLICASTRO.

Le prieur du couvent des Dominicains?... Mon père, on dit que vous êtes Espagnol, mais vous avez accordé un asile au noble marquis Ottavio... c'est bien; vous avez mon estime. Touchez là.

LE PRIEUR.

Ah! je n'avais fait que mon devoir, et si le droit d'asile dont a toujours joui notre couvent a été violé par des mains impies, ce n'est pas sur moi que le crime doit retomber!

POLICASTRO.

Comment?

LUDOVIC.

Que dites-vous?

LE PRIEUR.

Mandé hier au soir auprès d'un malade qui attendait de moi les secours suprêmes de la religion, j'ai dû passer la nuit hors du couvent... Jugez de ma douleur et de mon indignation, quand, à mon retour, j'ai appris que des émissaires du duc de Guatimala s'étaient présentés à notre grille et avaient réclamé votre frère!...

LUDOVIC.

Grand Dieu!

LE PRIEUR.

Affaibli depuis long-temps par les infirmités et par l'âge, le père abbé a cédé aux menaces, et le malheureux Ottavio, arraché du sanctuaire qu'il avait choisi pour refuge, a été livré à la justice du Conseil des troubles.

LUDOVIC.

Ah! malheur! malheur!... Et savez-vous quand il doit y comparaitre?

LE PRIEUR.

Je crains que ce ne soit aujourd'hui même... Tout-à-l'heure, en passant sur la place du Dôme, j'ai vu une foule immense réunie autour de la maison de justice, et dans cette foule profondément agitée, le bruit courait que le Conseil des troubles s'était réuni dès cinq heures du matin.

LUDOVIC.

Ah! pas un instant à perdre!... Ottavio est Milanais, et son adversaire était Espagnol; c'est assez pour tout redouter... Je cours intéresser en sa faveur les quelques amis qui me restent.

LE PRIEUR.

Mon fils, soyez prudent!

LUDOVIC.

Mon père, j'épuiserai d'abord tous les moyens de la conciliation... Mais si les juges d'Ottavio sont inflexibles, alors, Policastro, je me livre à toi tout entier!

* Le Prieur, Ludovic, Policastro.

THÉCLA, entrant précipitamment.

Ludovic!

LUDOVIC.

Je ne puis t'entendre... Don Bernardo t'expliquera tout... Adieu! adieu!

Il sort par le fond.

THÉCLA, à Policastro.

Ah! monsieur, veuillez sur lui; ne le quittez pas, je vous en prie!

POLICASTRO.

J'y suis bien forcé, madame; il compte sur les grands pour sauver son frère... Mais moi, qui les connais, je ne compte que sur le peuple, et je cours le retrouver...

Il sort.

SCÈNE V.

THÉCLA, LE PRIEUR.

THÉCLA.

O mon Dieu! mon Dieu!

LE PRIEUR.

Ma fille, vous ignorez ce qui se passe?

THÉCLA.

Hélas! non... Quand vous êtes entré, j'ai reconnu vos pas et votre voix, je me suis approchée de cette porte, et j'ai tout entendu!... Les voici donc arrivés, mon père, ces jours que vous m'aviez prédits!... le malheur des Manzoni recommence; Ottavio est perdu, et Ludovic voudra le venger.

LE PRIEUR.

Ottavio n'est pas perdu... Il est une personne dont l'intervention pourrait le sauver.

THÉCLA.

Qui donc?

LE PRIEUR.

Vous! Le marquis de Leganez, votre père, est président du Conseil des troubles et tout-puissant sur les délibérations; allons nous jeter à ses pieds et lui demander la grâce du frère de votre mari...

THÉCLA.

Ah! ne connaissez-vous donc pas mon père, le plus juste, mais le plus sévère des hommes?... Ne vous ai-je pas dit vingt fois dans quelles circonstances j'ai fui la maison paternelle?... Mon mariage avec le duc d'Ossose était au moment de se conclure, les témoins étaient rassemblés, l'évêque attendait... Quatre ans se sont écoulés depuis ce jour terrible; mais ne croyez pas que mon père ait pardonné!... O Dieu! me retrouver en face de lui!... braver quelque malédiction nouvelle!... à cette seule idée ma raison m'abandonne; et quand j'aurais la force de me traîner à ses pieds, je n'aurais jamais celle de lui parler!

LE PRIEUR.

Et moi, je vous dis que votre devoir est de vous rapprocher de lui... Le laisserez-vous mourir

sans lui avoir offert un prétexte pour pardonner?... Coupable comme chrétienne, comme fille, comme épouse, vous le sçriez aussi comme mère!

THÉCLA.

Qui? moi!

LE PRIEUR.

Oui, madame; car il faut que votre enfant nous accompagne... Si le remords et l'effroi me font tomber morte aux pieds de mon père, Fernand tendra vers lui ses petites mains innocentes, et peut-être se laissera-t-il attendrir... Votre conseil était bon; soyez béni!... (*Elle va pour entrer chez elle et s'arrête.*) N'entendez-vous pas une rumeur confuse?

THÉCLA.

Je ne résiste plus!... Oui, que Fernand nous accompagne... Si le remords et l'effroi me font tomber morte aux pieds de mon père, Fernand tendra vers lui ses petites mains innocentes, et peut-être se laissera-t-il attendrir... Votre conseil était bon; soyez béni!... (*Elle va pour entrer chez elle et s'arrête.*) N'entendez-vous pas une rumeur confuse?

LE PRIEUR, *allant à la fenêtre.*

La ville est troublée, cela ne m'étonne pas... Il faut nous hâter.

THÉCLA.

Mon enfant ne courra-t-il aucun danger dans cette foule?

LE PRIEUR.

Mon habit vous protégera.

THÉCLA, *entrant à droite.*

Je vais le chercher.

LE PRIEUR, *seul.*

Oui, j'espère beaucoup de cette entrevue... il y a long-temps qu'elle aurait eu lieu si l'orgueil du comte ne s'y était pas toujours opposé.

SCÈNE VI.

LE PRIEUR, LE MARQUIS DE LEGANEZ.

LE MARQUIS, *entrant précipitamment.*

Asile!... Ah! qui que vous soyez, asile!

LE PRIEUR.

Qui vous poursuit?

LE MARQUIS.

L'horrible chose qu'une populace déchaînée!... J'étais sorti de la maison de justice par une porte dérobée; mais reconnu tout-à-coup, insulté, arrêté... j'allais périr sans doute... un labyrinthe de rues étroites s'est heureusement offert à mes pas, et je me suis jeté dans la première allée... Je crois qu'on a perdu mes traces.

LE PRIEUR.

En effet, la rue est calme, mais de lointains murmures...

LE MARQUIS.

C'est le peuple qui demande ma tête... Oh! ce peuple de Milan!... hardi contre un seul homme, lâche contre un seul bataillon!... Oh! je me vengerai!... A quelle règle appartenez-vous, mon père?

LE PRIEUR.

Je suis prieur indigne du couvent des Dominicains.

LE MARQUIS.

Ah! c'est chez vous que s'était sauvé Ottavio Manzoni... ce meurtrier, ce rebelle... Mon père, le roi d'Espagne sera instruit du service que vous lui avez rendu.

Il s'assied.

LE PRIEUR.

Qu'il n'en remercie pas; j'étais absent quand cette violation d'un lieu sacré a été consommée, au nom du roi catholique... Si j'avais été là, on eût démoli notre couvent pierre à pierre avant que d'en arracher le malheureux qui s'y était réfugié!

LE MARQUIS, *se levant.*

Ce langage...

LE PRIEUR.

Doit vous rassurer... Vous voyez que je suis incapable de livrer personne.

SCÈNE VII.

LE PRIEUR, THÉCLA, LE MARQUIS.

Thécla entre suivie d'une servante qui tient Fernand par la main.

THÉCLA, *au Prieur.*

Nous voici prêts, et quand vous voudrez partir...

LE MARQUIS, *se retournant.*

Ma fille!

THÉCLA.

Mon père!

Elle tombe à genoux.

LE MARQUIS.

C'est donc le hasard, ce n'est pas ta volonté qui devrait nous réunir... Est-ce là cette fille dont j'étais si fier et que j'ai tant aimée?... Dieu m'a vengé, n'est-ce pas?... tu es bien malheureuse?

THÉCLA.

Oh! oui, oui... je l'étais de vivre loin de vous et sous le poids de votre colère... mais maintenant que j'ai pu embrasser vos genoux, si vous daigniez tourner les yeux vers cet être innocent, dont la vue vous touchera peut-être plus que mon repentir; oh! alors, quels que soient les misères du présent et les dangers de l'avenir, je serais la plus heureuse des femmes!

LE MARQUIS.

Éloignez cet enfant, dont la naissance devait être pour moi un sujet d'orgueil et n'a été qu'un sujet de honte!... Éloignez-le, vous dis-je; quelle que soit la main qui me le présente, je ne puis voir en lui que le fruit d'un crime, que l'enfant d'un traître et d'un ravisseur!

La servante emmène l'enfant.

LE PRIEUR, *s'approchant.*

Mon fils, de la clémence!

LE MARQUIS.

Mais vous ne savez donc pas à quel point elle est coupable ?

THÉCLA.

Ah ! je n'ai rien eu de caché pour lui ; il connaît ma faute, mais il voit mes larmes ; il sait que je n'aurais jamais quitté votre maison si vous m'eussiez accordé, non d'être unie à celui que j'aimais, je n'ai jamais formé de vœu si téméraire, mais d'aller finir mes jours dans un couvent !... Je vous demandais cette grâce unique ; votre refus me rendit folle, et alors, c'est vrai, c'est un grand crime que j'ai commis... Mais si j'ai oublié un instant que j'étais votre fille, est-ce une raison pour vous d'oublier que vous êtes mon père ?... Au nom des soins que vous avez eus pour ma jeunesse... au nom de ma mère, cette sainte qui est trop tôt retournée dans le ciel, rétractez cette malédiction qui a été votre réponse à toutes mes lettres... Mon père ! mon père ! pardonnez-moi !

LE MARQUIS.

Eh ! qu'aurais-je répondu à ces lettres funestes qui ne m'apprenaient même pas de qui je pouvais me venger ?... Celui qui l'a ravie est Milanais, et ruiné depuis les derniers troubles ; je n'en sais rien de plus... Ainsi le sang le plus noble de l'Espagne s'est allié à une famille de vaincus et de rebelles !... Tiens, tu rougis déjà de ton mariage... je n'en veux qu'une preuve, l'obstination que tu mets à me cacher le nom de ton époux !

THÉCLA.

J'allais vous le révéler aujourd'hui.

LE MARQUIS.

Comment ?

THÉCLA.

Oui, mon père ; don Bernardo m'allait conduire à votre palais, je voulais faire un appel à votre générosité, à votre justice, et, audacieuse que je suis, vous demander grâce pour un autre que pour moi !

LE MARQUIS.

Je ne te comprends pas.

THÉCLA.

Hier, un jeune homme, un Milanais, qui s'était battu en duel avec un officier espagnol pour venger son honneur indignement outragé, a été saisi dans le couvent des Dominicains...

LE MARQUIS.

Ottavio Manzoni ?

THÉCLA.

Lui-même !

LE MARQUIS.

Malheureux ! est-ce là ton époux ?

THÉCLA.

Non, mais c'est son frère, et c'est vous qui devez le juger... Oh ! qu'une sentence de mort ne sorte pas de votre bouche !... il y va de mon bonheur, de ma vie !... et je me trompais en disant que j'allais vous supplier pour un autre, ce n'est pas la grâce d'Ottavio, c'est la mienne que je vous demande !

LE MARQUIS.

Tu demandes sa grâce ?... Ah ! tu ignores donc

les terribles nécessités que la raison d'état nous impose ?... Ottavio Manzoni a violé une loi qui importe au salut de l'Espagne...

LE PRIEUR, à la fenêtre.

Silence !

LE MARQUIS.

Qu'y a-t-il ?

LE PRIEUR.

La rue se remplit de monde... (A Thécla.) Un groupe, où je reconnais votre mari, s'arrête devant la maison... (Clameurs en dehors.) Entendez-vous leurs cris ?

THÉCLA.

A qui donc en veulent-ils ?

LE MARQUIS.

A moi... Et maintenant que je suis revenu de mon premier trouble, je cours affronter leur fureur ; il ne sera pas dit que le ravisseur de ma fille m'aura fait reculer.

THÉCLA.

Arrêtez !

LE PRIEUR.

Les voici !... Monsieur le marquis, cachez-vous, de grâce !

THÉCLA, indiquant la porte latérale.

Oui... là, là !

LE MARQUIS.

Je veux attendre ton mari !

THÉCLA.

Oh ! ce peuple vous tuerait !... Allez, je vous en supplie, que votre sang ne soit pas versé devant moi !

Le Prieur entraîne le Marquis dans la chambre.

SCÈNE VIII.

THÉCLA, LUDOVIC, puis POLICASTRO,
PEUPLE.

THÉCLA.

Ludovic, c'est toi !... Qu'y a-t-il ?

LUDOVIC.

Ce qu'il y a ?... ne le devines-tu pas à la pâleur de mon front, au tremblement de ma voix, aux sanglots qui m'étouffent ?... Ce qu'il y a, Thécla ? il y a que mon pauvre frère, arrêté cette nuit, jugé ce matin, vient d'être mis à mort tout-à-l'heure !... Oui, à mort, secrètement, lâchement, dans la cour intérieure du palais !... et l'auteur de ce meurtre, tu le connais... Ah ! mon frère ! mon frère !

VOIX DU PEUPLE.

Vengeance ! vengeance !

POLICASTRO, entrant, armé d'une arquebuse.

Oui, vengeance !... Amis, le meurtrier de celui que nous pleurons et de tant d'autres victimes, l'infâme Leganez, a trouvé un asile dans cette rue, dans cette maison peut-être... Madame, n'avez-vous pas vu cet homme ?

THÉCLA.

Moi?... non, je vous le jure!... Celui que vous cherchez ne peut être ici!...

POLICASTRO

Permettez que je m'en assure.

Il va pour entrer dans la chambre, le Marquis en sort avec le Prieur.

TOUS.

Legenez!

SCÈNE IX.

LES MÉMES, LE MARQUIS, LE PRIEUR.

LE MARQUIS.

Me voici; que me voulez-vous?

POLICASTRO.

Misérable! c'est ton arrêt de mort que tu as prononcé ce matin.

Il le couche en joue.

THÉCLA, se jetant au-devant du Marquis.

Ne le tuez pas, c'est mon père!

POLICASTRO et LE PEUPLE.

Son père!

THÉCLA.

Oui, je suis sa fille.

LUDOVIC.

Policastro, ne nous rendons pas coupables du crime que nous voulons punir... Monsieur le marquis, nous avons des comptes terribles à régler ensemble, mais en ce moment vous êtes mon hôte et je dois vous protéger... Bas les armes!

THÉCLA.

Eh bien, mon père...?

LE MARQUIS.

Va, je ne le remerciais pas de m'avoir conservé une vie qu'il m'a rendue odieuse, et nous ne sommes pas quittes... (*Bruit en dehors.*) D'ailleurs, on vient à mon aide, et maintenant c'est à moi de commander.

VOIX DES SOLDATS ESPAGNOLS.

Place! place!

LE PEUPLE.

Les Espagnols!

POLICASTRO.

Amis! voulez-vous faire dater de ce jour l'émancipation de la patrie?

LUDOVIC.

Arrête! malheureux, tu te perds!

Entre un Officier espagnol, suivi d'une escorte.

L'OFFICIER, au Marquis.

Excellence, le gouverneur, instruit des dangers que vous couriez, m'envoie à votre secours, et voici un arrêté qu'il a pris contre celui qu'on suppose être le principal auteur de cette révolte.

LE MARQUIS.

C'est bien. Veuillez faire sortir tout ce monde et vous tenir à portée de ma voix. Monsieur le prieur, comte Manzoni, demeurez.

POLICASTRO, bas, à Ludovic.

Ainsi vous exigez...

LUDOVIC.

Obéis!

Sortent Policastro, le peuple et les soldats.

SCÈNE X.

LUDOVIC, LE MARQUIS, THÉCLA, LE PRIEUR.

LE MARQUIS, à Ludovic.

L'arrêté que je viens de recevoir vous exile de Milan et de tout le territoire de la monarchie espagnole.

LE PRIEUR.

Monsieur le marquis...

THÉCLA.

Mon père!...

LE MARQUIS.

Thécla, je devrais t'oublier; mais tu es malheureuse, je suis encore assez faible pour te pardonner...

THÉCLA.

O ciel!

LE MARQUIS.

A une condition cependant... c'est que tu vas me suivre et que tu signeras une requête que j'adresserai au Saint-Père, à l'effet d'obtenir l'annulation de ton mariage. A ce prix, ton fils sera le mien... et quant au malheureux qui t'a perdue... je ferai révoquer l'arrêt qui l'exile et celui qui a séquestré ses biens...

THÉCLA.

Ludovic, c'est à toi de répondre... Ta fortune et ta patrie te sont-elles plus chères que moi?...

LUDOVIC.

Oh!... (*Il lui tend les bras, elle s'y jette.*) Legenez, je garde mon fils et ma femme... ces biens-là, tu le vois, l'Espagne ne me les ravira jamais!

LE PRIEUR, au Marquis.

Mon fils, Dieu a dit à la femme: «Tu quitteras ton père pour suivre ton mari...»

LE MARQUIS.

C'est bien... ce dernier trait rompt les faibles liens qui m'attachaient encore à elle... Dieu soit loué! j'ai cessé d'être père!

THÉCLA.

Ah! ne me quittez pas sur ces cruelles paroles... que des adieux moins sévères...

LE MARQUIS.

Mes adieux! tu veux les recevoir?... Eh bien! les voici... Thécla! la famille où tu es entrée est animée, depuis cent ans, d'un esprit de rébellion et de vertige... ton époux en sera la victime, comme son frère vient de l'être, et ton fils aussi, je te le prédis!... Élevé dans les principes des séditions, nourri du poison de la révolte, il subira la destinée de toute sa race, et tu le verras périr dans une mêlée populaire ou sur quelque infâme échafaud!...

LUDOVIC, *se contenant à peine.*

Marquis!

THÉCLA.

Ah! ce que vous dites-là est horrible... grâce! grâce!

LE MARQUIS.

Point de grâce pour les rebelles! point de grâce pour toi! Puisse ton fils te faire éprouver les tourmens que tu me causes! c'est la vengeance que je demande au ciel...

Il sort.

SCÈNE XI.

LUDOVIC, THÉCLA, LE PRIEUR.

THÉCLA.

Dans une mêlée populaire ou sur quelque infâme échafaud!...

LE PRIEUR, *la conduisant à un fautouil.*

Ma fille, il n'est pas arrivé jusqu'à Dieu ce cri d'une injuste colère... remettez-vous...

LUDOVIC.

Thécla, ma bien aimée! tu viens de sacrifier une seconde fois tous les biens de ce monde à mon amour... Oh! sois bénie!... sois bénie!... Avec toi, sur la terre d'exil, je puis espérer encore des jours heureux... Prends courage! demain nous partirons pour la France, la France, où les proscrits oublieront leur patrie, si Dieu voulait qu'on pût jamais l'oublier!... Ma sœur... pauvre veuve, nous accompagnera... et je vais sans retard l'instruire du décret qui nous bannit de Milan... Allons! sèche tes larmes... pense à notre enfant...

Il se met à une table et écrit.

THÉCLA, *à part.*

Mon enfant!... puis-je y penser sans effroi?

LE PRIEUR, *s'approchant d'elle.*

Mon devoir me rappelle au couvent... Permettez-moi de vous quitter pour quelques instans.

THÉCLA, *à demi-voix.*

Oh! non, non... demeurez, je vous en supplie... ces adieux de mon père... Oh! ce qu'il vient de me dire, je me le suis dit tant de fois!... Demeurez... j'ai des conseils à vous demander. (*Après avoir regardé son mari et baïssé encore la voix.*) Un service peut-être!...

LE PRIEUR.

Je reste.

LUDOVIC, *qui a terminé sa lettre, allant ouvrir la porte latérale.*

Paquita! (*La servante se présente tenant Fernand par la main.*) Cette lettre à dona Léonor... vite, allez!

Elle quitte l'enfant et sort par la porte du fond au moment où Policastro paraît.

THÉCLA, *embrassant son fils.*

Pauvre enfant!

SCÈNE XII.

LES MÊMES, POLICASTRO.

POLICASTRO, *jetant à terre son arquebuse.*

Oh! les lâches! les lâches!

LUDOVIC.

Comment? que veux-tu dire?

POLICASTRO.

Ah! vous aviez raison, comte... les Milanais n'ont pas encore assez de quatre-vingts ans d'esclavage... c'est à peine si ma voix a trouvé de l'écho dans quelques groupes, que les soldats espagnols balayaient en ce moment devant eux!

LUDOVIC.

Et tu désespères de l'avenir?

POLICASTRO.

Allons donc!... vous voyez bien que je ne me suis pas fait tuer...

Ici commence une musique funèbre qui dure jusqu'à la fin de l'acte.

LUDOVIC, *se tournant vers la fenêtre.*

Ecoute... n'est-ce pas un chant de mort?

VOIX LOINTAINES.

Dies mei sicut umbra declinaverunt : et ego sicut fenum arui...

POLICASTRO.

En effet, je venais vous l'apprendre... C'est le corps du martyr que l'on porte en terre sainte...

LUDOVIC, *s'élançant à la fenêtre.*

Ottavio! mon frère!

LE PRIEUR, *s'agenouillant.*

Priions pour lui, ma fille!

THÉCLA, *l'imitant.*

O mon père! c'était un noble jeune homme!

POLICASTRO.

Voilà tout ce qu'ont bien voulu nous accorder ses bourreaux!

Il s'approche aussi de la fenêtre.

VOIX plus rapprochées.

Respecti Dominus in orationem humilium : et non sprevit precam eorum.

LUDOVIC.

O mon frère! mon frère bien-aimé!... va recevoir au ciel la couronne qui t'attend!... Moi, sur ton cercueil, je jure haine à tes assassins! je jure de vivre pour venger ta mort!

THÉCLA.

Grand Dieu!

POLICASTRO.

Oui, nous la vengerons!

LUDOVIC, *saisissant Fernand, que Thécla tient devant elle.*

Et toi, regarde, enfant... (*Il l'élève dans ses bras.*) Vois-tu ces moines et ces flambeaux? ce

drap noir et cette croix blanche, vois-tu ? c'est ton oncle qu'on enterre ! ton oncle Ottavio qui t'aimait tant, il est mort... tué par les Espagnols !... Souviens-toi de ce spectacle... et si je succombe à la tâche que je m'impose, instruit par mes leçons

et par mon exemple, grandis, toi, grandis pour le venger !...

Il laisse aller l'enfant, qui court se réfugier près de sa mère.

THECLA, *à part.*

Oh ! non, non, Ludovici ! tu ne feras pas de mon fils un martyr !

Les chants reprennent.

DRAME.

| PERSONNAGES. | ACTEURS. | PERSONNAGES. | ACTEURS. |
|--|------------------|--|---------------|
| LE COMTE MANZONI. | M. MATIS. | MAITRE JEAN SIMONETTA, riche marchand. | M. V. COQUET. |
| LA COMTESSE. | Mlle V. MARTIN. | DON BERNARDO. | M. CULLIER. |
| FABIO, novice du couvent des Dominicains (21 ans). | M. ALBERT. | DON GREGORIO, portier du couvent. | M. SALVADOR. |
| POLICASTRO. | M. ALEX. MAUZIN. | GAETANO, officier espagnol. | M. BERTHOLET. |
| JULIA, nièce du Comte (18 ans). | Mlle DAVENAY. | Nobles, Bourgeois, Hommes du peuple, Arquebusiers suisses, Soldats espagnols, etc. | |
| DON GARCIAS, jeune seigneur espagnol. | M. NAVARRE. | | |

Milan, 1590.

ACTE PREMIER.

Premier Tableau.

Les jardins de l'hôtel Manzoni. Mur de clôture au fond. A droite, un pavillon.

SCENE PREMIERE.

JULIA, DEUX VALETS, MENDIANS et MENDIANTES.

JULIA, *distribuant des aumônes.*

Oui, mes amis, le comte Manzoni, qui donne ce soir une grande fête, a voulu que les malheureux y fussent aussi conviés, et c'est moi qu'il a chargée de remplir ses généreuses intentions... (*A un vieillard.*) Votre femme est tombée malade, bon Matteo ?... (*A une femme.*) Pauvre Juana, ton fils n'est pas encore guéri ?... tenez, tenez... Et maintenant êtes-vous tous contents ?

LES MENDIANS.

Oui, tous... tous... merci.

JULIA.

Allons, au revoir... adieu. (*Les Mendiants se retirent, conduits par les Valets.*) A présent je vais achever ma toilette, donner un dernier coup d'œil à mon miroir... Ce n'est pourtant pas que je veuille briller à cette fête... Oh ! non ! il n'y sera pas, lui ; mais enfin on est bien aise de ne faire peur à personne... (*Elle se retourne et jette un cri de surprise en apercevant un des Mendiants qui est resté dans le jardin et se tient immobile à quelques pas d'elle.*) Ah !... ce mendiant m'a effrayée ! Eh bien ! mon ami, vous n'avez pas suivi vos compagnons ?... n'êtes-vous pas satisfait des largesses de monsieur le comte ?

LE MENDIANT.

Au contraire, ma bonne demoiselle !... plus que tout autre, j'ai reçu des preuves de sa générosité...

aussi je voudrais le voir, pour le remercier, pour lui dire... Ne pourrais-je parvenir jusqu'à lui ?

JULIA.

Comment vous nomme-t-on ?

LE MENDIANT.

Oh ! mon nom lui est inconnu... il ne me l'a pas demandé quand son aumône est tombée dans ma main et dans celle de mes enfants.

JULIA.

C'est qu'aujourd'hui...

LE MENDIANT.

Je conçois votre hésitation... monsieur le comte a le droit de se montrer déliant, n'est-ce pas ?... il a des ennemis nombreux et puissans... Sa vie, sa vie si précieuse, n'est que trop souvent menacée... et l'avant-dernière nuit encore, sur le pont du Naviglio, trois bravi l'ont attaqué...

JULIA, *vivement.*

Oui... mais un inconnu l'a sauvé... c'est vous peut-être ?

LE MENDIANT.

Non, non... et pourtant le ciel m'est témoin que je suis prêt à donner ma vie pour lui, comme je l'aurais donnée, il y a dix-huit ans, pour le seigneur Ottavio, votre père...

JULIA.

Mon père !... ô ciel ! vous l'auriez connu ?

LE MENDIANT.

Oui, ma belle demoiselle.

JULIA.

Vous êtes plus heureux que moi... quand il est mort je n'avais pas encore vu le jour...

LE MENDIANT.

Ne pleurez pas... Si je vous ai rappelé ce souvenir, c'est pour vous rassurer sur mes intentions, pour que vous puissiez dire à votre oncle...

JULIA.

Il vient de ce côté avec maître Jean Simonetta.

LE MENDIANT.

Vous me permettez de l'attendre ?

JULIA.

Quand je vous le défendrais... il n'est plus possible de l'éviter...

Le Mendiant se retire à quelques pas.

SCÈNE II.

SIMONETTA, LE COMTE, JULIA, LE MENDIANT.

LE COMTE.

Eh bien ! tu t'es acquittée de ta mission, mon bel ange de charité ?

Il l'embrasse.

JULIA.

Oui, mon oncle, oui...

SIMONETTA.

La noble nièce du comte Manzoni daignera-t-elle agréer les hommages du plus humble de ses serviteurs et de ses fournisseurs ?...

JULIA.

Mon oncle, il y a là un de ces mendiants qui voudrait vous parler.

LE COMTE.

Ce soir ?... il choisit mal son heure. (*Au Mendiant.*) Revenez plus tard, demain...

LE MENDIANT, se découvrant.

C'est qu'il s'agit de choses qui pressent...

LE COMTE, tressaillant.

Grand Dieu !

JULIA.

Qu'est-ce donc ?

LE COMTE.

Rien... rien...

LE MENDIANT, tendant la main à Simonetta.

Maître Simonetta...

SIMONETTA.

Hein ? (*Après l'avoir regardé.*) Ah !...

LE MENDIANT.

La charité, s'il vous plaît ?

LE COMTE.

Julia, laisse-nous, mon enfant...

JULIA, en sortant.

C'est étrange !

SCÈNE III.

LE COMTE, SIMONETTA, POLICASTRO.

LE COMTE.

C'est toi, Policastro ?...

POLICASTRO.

Oui, monsieur le comte, moi-même, et toujours

le même !... Vous êtes étonné de me revoir... il y a bien de quoi... Rentrer à Milan, malgré l'arrêt de proscription qui a donné une valeur de mille ducats à ma tête !... je l'apporte à ceux qui en ont envie, et je recevrai bien les chaland !

LE COMTE.

Malheureux ! je sollicitais activement ta grâce, et j'étais peut-être à la veille de l'obtenir... faut-il que ton imprudence...

POLICASTRO.

Ah ! mon retour pressait... et tout-à-l'heure je vous dirai pourquoi... Permettez d'abord que je me félicite de l'heureux hasard qui, dès mon arrivée, nous réunit tous trois dans un lieu sûr... Nous n'avons qu'à nous entendre, et les choses vont bien aller !

SIMONETTA.

Policastro, prenez garde à ce que vous dites... Vous êtes comme l'oiseau sur la branche, qui ne tient à rien et qui n'a peur de rien, parce que d'un coup d'aile il peut se mettre hors de danger... mais nous autres...

POLICASTRO.

Vous autres ?... Ah ça ! maître Simonetta, ne vous ai-je pas ouï dire vingt fois que les Espagnols avaient anéanti vos privilèges et ruiné votre commerce ?... Leur gouvernement est-il devenu meilleur depuis que vous avez fait fortune, et faut-il cesser de compter sur vous ?

SIMONETTA.

Je ne dis pas cela, mais...

POLICASTRO.

Et vous, monsieur le comte, j'augure mal de votre silence... Pour vous aussi la destinée a changé... A son heure suprême, le marquis de Leganez, retrouvant un reste de tendresse pour sa fille, obtint du roi d'Espagne que vous fussiez rappelé à Milan, qu'on vous rendit votre rang, votre héritage... tardive restitution ! mais elle serait encore venue trop tôt si à ce prix nos tyrans vous avaient gagné à leur cause, si vous aviez oublié le sang d'un frère qui demande toujours vengeance, si enfin la patrie vous semblait libre, parce que vous vous trouvez heureux !

LE COMTE.

Heureux !... puis-je l'être après la perte que j'ai faite... quand je vois mon nom destiné à périr avec moi ?... Ya, tu ne comprends pas plus mes opinions que tu ne connais mes sentiments.

POLICASTRO.

Je vous demande bien pardon : vos opinions sont excellentes, mais la comtesse est Espagnole, et ne prend pas le même intérêt que nous à l'affranchissement de la Lombardie.

LE COMTE.

Policastro, pas un mot contre elle... Je lui dois le peu de bonheur que j'ai goûté sur la terre... Si tu veux que nous restions amis, commence par la respecter... (*S'asseyant sur un banc.*) Quant aux raisons qui dictent ma conduite, juge-les mieux... Des séditions continuelles, toutes étouffées dès leur naissance, épuisent de sang gé-

néreux les veines de la patrie... Depuis cinq ans, depuis ton départ, Milan est à peu près calme; ne le replonge pas dans une agitation stérile... les Espagnols n'attendent qu'un prétexte pour relever les échafauds!

POLICASTRO.

Vous renoncez donc à venger votre frère?

LE COMTE.

Non; mais je fais passer l'intérêt de mes concitoyens avant mes haines personnelles... et j'attends une occasion favorable... Dieu est juste: elle doit se présenter!

SIMONETTA.

Je suis de l'avis de monsieur le comte: nous attendons une occasion favorable, et je suis prêt à exposer ma vie...

POLICASTRO.

Oui... en est-il ainsi?

SIMONETTA, *à part.*

Quand on pourra le faire sans danger...

POLICASTRO.

Alors réjouissons-nous... La nouvelle que j'apporte aura sur vos esprits une influence décisive... jamais plus belle occasion ne s'offrira!

SIMONETTA.

Comment?

LE COMTE.

Que veux-tu dire?

POLICASTRO.

Il y a trois jours j'étais encore à Marseille, où j'ai appris, par une estafette expédiée à la cour de France, que le démon du midi, le tyran invisible qui du fond de l'Escorial appesantissait son bras sur tant de peuples, le digne maître enfin de notre infâme gouverneur...

LE COMTE.

Philippe-Deux... Eh bien?

POLICASTRO.

Il vient de mourir subitement, emporté par un accès de goutte.

LE COMTE.

Mort!... il est mort! mais es-tu bien sûr?

POLICASTRO.

Oh! la nouvelle est certaine... et j'ai fait tant de diligence pour venir vous l'annoncer, que le gouverneur doit l'ignorer encore...

LE COMTE.

Oui, oui, sans aucun doute il l'ignore; car il doit assister à cette fête que je donne suivant son désir, et dans l'espoir d'obtenir de lui la liberté de quelques malheureux...

POLICASTRO.

En tout cas, d'ici à vingt-quatre heures il recevra probablement des nouvelles d'Espagne... profitons du trouble où elles le jetteront... Le nouveau roi catholique est un prince sans résolution et depuis long-temps amolli par les plaisirs... hâtons-nous donc! Reculer aujourd'hui ce serait un crime!

LE COMTE.

Tu dis vrai, Policastro... et cette fois je n'hésite plus... (*Lui tendant la main.*) Oui, oui... je

te le promets, nous agirons de concert!.... Mais j'entends le bruit des premières voitures qui arrivent... et bientôt les invités se répandront dans le jardin... Maître Simonetta, conduisez notre ami chez moi... et faites-lui quitter ces habits de la misère... Prenez par ce pavillon... allez! allez! je vous le confie!

SIMONETTA, *à part.*

Jolie commission! (*Haut.*) Mon cher Policastro...

POLICASTRO, *au Comte.*

Quand vous reverrai-je?

LE COMTE.

Bientôt, bientôt... hâtez-vous!

POLICASTRO.

Adieu, comte Manzoni! Noble cœur, j'avais compté sur vous!

LE COMTE.

Voici la comtesse; va... va...

Policastro et Simonetta entrent dans le pavillon.

SCÈNE IV.

LE COMTE, LA COMTESSE, JULIA.

LA COMTESSE.

Je vous cherchais, mon ami... mais je m'étonne de vous trouver seul... Julia m'avait parlé d'un mendiant...

LE COMTE.

Je viens de le congédier à l'instant même.

LA COMTESSE.

Et que voulait cet homme, qui semblait si impatient de vous voir?

LE COMTE.

Il va chercher fortune en France, où, vous le savez, l'exil nous a fait des amis, et il désirait avoir quelques recommandations, que je lui ai promises... Voilà tout.

LA COMTESSE.

Bien vrai?

LE COMTE.

Vous doutez de ma bonne foi?

LA COMTESSE.

Je doute de votre prudence.

LE COMTE.

Quoi! toujours alarmée!

LA COMTESSE.

Il vous serait facile pourtant de me rassurer.

LE COMTE.

Que faut-il faire pour cela?

LA COMTESSE.

Proposer à votre nièce le mariage dont je vous ai parlé.

LE COMTE.

Que ne lui en parlez-vous vous-même?

LA COMTESSE.

Vous avez plus d'autorité que moi sur son esprit.

LE COMTE.

Marier la fille d'Ottavio Manzoni à un parent du gouverneur! mais vous le voulez...

JULIA, qui vient de cueillir un bouquet.

Ma tante, il manque un bouquet à votre toilette...

LA COMTESSE.

Merci.

LE COMTE.

Reste... nous parlons de toi.

JULIA.

Et vous en dites bien du mal ?

LE COMTE.

As-tu déjà pensé à te marier ?

JULIA.

Quelquefois.

LE COMTE.

Eh bien ! s'il se présentait pour t'épouser un cavalier noble, jeune et riche... comme le seigneur don Garcias, le parent du gouverneur...

JULIA, à part.

Ciel !

LE COMTE.

Que dirais-tu ?

JULIA.

Me parlez-vous sérieusement ?

LE COMTE.

Sans doute.

JULIA.

Eh bien ! mon oncle, je vous dirais que les Espagnols ont tué mon père et fait mourir ma mère de chagrin... Don Garcias est Espagnol... je n'ai pas d'autre réponse à vous faire...

LE COMTE, à part.

Elle refuse... je l'avais prévu.

LA COMTESSE.

Julia...

JULIA.

O ma tante ! pardon ! ce que je dis de vos compatriotes ne peut vous atteindre... vous êtes si bonne, et d'ailleurs vous êtes maintenant de la patrie de votre mari...

LA COMTESSE.

Julia, qui donc ramènera la paix sur la terre, si les femmes aussi parlent de haïr et de se venger ?... Le mariage qu'on te propose cicatrifierait peut-être des blessures bien douloureuses... Peut-être le ciel l'avait-il désignée pour être l'ange de réconciliation entre nos deux pays... Je ne veux pas croire que ton refus soit définitif, j'en éprouverais trop de peine...

LE COMTE.

Allons, allons, ne la grondez pas... Je vois que nos salons se remplissent, et notre absence deviendrait une impolitesse... Venez, Thélia ; nous reparlerons de cela.

JULIA.

Je finis mon bouquet, et je vous rejoins...

LA COMTESSE.

Oubli et pardon, voilà le devoir des femmes !

Elle embrasse Julia au front, et sort avec le Comte.

SCÈNE V.

JULIA, puis FABIO.

JULIA.

Pauvre tante ! oh ! cela me coûte d'avoir un secret pour elle... car je ne leur ai dit qu'une des raisons de mon refus... mais comment avouer l'autre ?... Ce jeune homme, que je ne puis me défendre d'aimer, je le connais à peine... il n'y a pas huit jours que je l'ai vu pour la première fois à l'église de Santa-Maria, où Fiametta seule m'accompagne... (*Entre Fabio masqué.*) Mais il a des manières si nobles et si franches, un air si confiant et si brave, qu'assurément ce ne peut être qu'un gentilhomme... (*Apercevant Fabio.*) Ah !...

FABIO *, se démasquant.

Ne vous effrayez pas, chère Julia !

JULIA, à part.

C'est lui !

FABIO.

Combien je bénis le hasard qui m'a amené dans cette partie du jardin !

JULIA.

Vous ici, monsieur ! vous êtes invité ?

FABIO.

Du tout... je suis entré sur ma bonne mine.

JULIA.

Comment ! vous n'êtes pas invité, et vous me le dites si tranquillement !... mais vous ne comprenez donc pas toute la témérité de votre conduite ?

FABIO.

Si fait ; mais pour rien au monde je n'aurais voulu manquer une si belle occasion de vous voir et de vous parler... Oh ! vous ne me connaissez pas !

JULIA.

C'est très-vrai. Jusqu'à présent rien ne m'avait donné le droit de vous demander votre nom... mais maintenant...

FABIO.

Vous exigez que je vous le dise ?... allons, il fallait bien en venir là.

JULIA.

Autrement je serais forcé de me retirer...

FABIO.

Demeurez... La question que vous m'adressez me semble toute naturelle, et je me hâte d'y répondre... Je m'appelle Fabio.

JULIA.

Fabio... ?

FABIO.

Trouvez-vous que ce soit un joli nom ?

JULIA.

Mais ce qu'il m'importe de connaître, c'est le nom de votre famille...

FABIO.

Sur cet article-là il m'est absolument impossible de satisfaire votre curiosité.

JULIA.

Comment ?

* Fabio, Julia.

FABIO.

Mon Dieu, oui ! Je sens là que je suis né gentilhomme, et on me l'a dit bien des fois... mais je ne connais ni mon père ni ma mère... Fabio... tout court... c'est comme cela que j'ai l'habitude de signer.

JULIA.

Cependant, monsieur, vous devez occuper une position quelconque dans le monde...

FABIO.

Assurément !... Je suis novice du couvent des Dominicains...

JULIA.

Ah ! que me dites-vous !

FABIO.

Vous faites un appel à ma franchise : ne me blâmez pas de vous dire la vérité.

JULIA.

Ainsi, monsieur, vous habitez un couvent ?

FABIO.

Cela vous étonne ?... et moi donc !... On voudrait me faire moins, mais depuis que j'ai vingt ans je me reconnais tous les jours un peu moins de goût pour le cloître... et depuis que je vous aime, je me donnerais au diable plutôt que de...

JULIA.

Monsieur...

FABIO.

Pardon... je ne répugne qu'aux vœux monastiques... quant à mon salut, je le ferais beaucoup mieux avec vous !...

JULIA.

La règle de votre couvent n'est donc pas bien sévère ?

FABIO.

Impitoyable ! Mais un de mes amis, long-temps novice comme moi, et que la mort d'un frère aîné a rappelé dans le monde, me prête ces habits et de l'argent... moyennant quoi je lui promets de me conduire avec discrétion, avec prudence... et je lui tiens parole !

JULIA.

Il y paraît !

FABIO.

L'argent me sert à acheter Gregorio, le portier du couvent... Les habits, vous les voyez... je les porte avec plus de plaisir que ma robe de bure... Quand la nuit tombe, je m'échappe du monastère pour courir la ville et respirer un instant l'air de la liberté !... C'est ainsi que je vous ai connue, chère Julia... Ce soir, ne vous voyant pas à l'église, je me suis dirigé vers cet hôtel, j'ai appris que votre oncle donnait un bal... et qu'elle soit mille et mille fois bénie l'idée que j'ai eue de m'y présenter !...

JULIA.

Assurément il y a bien des choses à reprendre dans les aveux que vous me faites ; mais votre sort m'intéresse, je ne puis le cacher... Avez-vous quelque espoir de retrouver vos parents ?

FABIO.

Je ne sais... On me dit qu'une raison puissante

les force à cacher mon existence... que de mon éloignement dépend le repos d'une mère... Pauvre mère ! comme elle doit souffrir !

JULIA.

D'où le savez-vous ?

FABIO.

Par ma nourrice, une brave femme que j'aime, que je respecte... car pour moi, bien que j'aie passé, dit-on, mes premières années près de mes parents, je ne me rappelle rien... absolument rien !... Cette bonne nourrice vient me voir toutes les semaines... quelquefois elle m'apporte une lettre de ma mère, qui m'exhorte à la résignation... et je me résigne, comme vous le voyez.

JULIA.

Et vous ne prévoyez pas quand votre position changera ?

FABIO.

Hélas, non !

JULIA.

Quel malheur !... on demande ma main...

FABIO.

Est-il possible ?

JULIA.

Et bientôt sans doute je serai forcée de me prononcer... Comment voulez-vous que je dise... qu'un autre choix peut-être...

FABIO.

Au fait, c'est vrai novice dans un couvent de Dominicains, ce n'est pas un parti qu'on puisse avouer... Ma situation n'est pas tenable... il faut que j'en sorte ! Demain matin je dois voir ma nourrice ; je la forcerai bien à s'expliquer... et pour que je vous fasse part de sa réponse, promettez-moi que demain soir vous viendrez m'attendre ici...

JULIA.

Y pensez-vous ?

FABIO.

Sans aucun doute... et je cherche déjà les moyens de m'introduire... Ah ! ce mur donne sur la promenade, je l'escaladerai facilement... Oh ! vous viendrez, n'est-ce pas ? ce rendez-vous c'est dans votre intérêt que je vous le demande ; il importe à votre honneur, à votre tranquillité, que vous sachiez au plus vite si l'homme que vous préférez est vraiment digne de vous... Ne me refusez pas... c'est à genoux que je vous en prie !

Don Garcias paraît.

JULIA.

Au nom du ciel ! monsieur, relevez-vous ! si quelqu'un... (*Elle aperçoit don Garcias.*) Ah !...

Elle sort en courant.

SCÈNE VI.

DON GARCIAS, FABIO.

DON GARCIAS.

A merveille !

FABIO, à part, remettant son masque.

Peste soit de l'important !

DON GARCIAS.

Restez donc, ne vous dérangez pas... vous avez tout-à-fait bon air dans cette posture!

FABIO.

Il raille, je crois! Monsieur, votre arrivée a été inopportune, et votre observation est inconvenante; vous auriez mieux fait de passer votre chemin et de vous taire.

DON GARCIAS.

Les allées de ce jardin sont ouvertes à tout le monde.

FABIO.

Il est vrai! mais un chevalier courtois se serait éloigné plutôt que de forcer une femme à rougir!

DON GARCIAS.

J'avais intérêt à m'assurer quelle était cette jeune fille.

FABIO.

Et quels droits croyez-vous donc avoir sur elle?

DON GARCIAS.

Qui êtes-vous pour me le demander?

FABIO.

Qui je suis?... C'est une question sur laquelle il me plaît de garder le silence, et que je me dispenserai de vous adresser; car, à votre arrogance, je devine que vous êtes Espagnol!

DON GARCIAS.

N'oubliez pas que les Espagnols sont vos maîtres!

FABIO.

Nos maîtres? C'est ce qu'il s'agit de prouver.

DON GARCIAS.

Une dernière fois, ton nom, ou j'arrache ton masque...

FABIO.

Je te défie de savoir l'un et de toucher l'autre!

DON GARCIAS.

En garde donc!

FABIO.

M'y voici.

LA COMTESSE, *qui a paru depuis quelques instans.*
Grand Dieu! cette voix... (*Appelant.*) Au secours! au secours!

DON GARCIAS.

Téméraire!

FABIO, *ferrailant.*

Diab! du scandale! où me suis-je engagé?

Où accourt de tous côtés. La Comtesse se masque.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LE COMTE, JULIA, INVITÉS, puis POLICASTRO, SIMONETTA.

LE COMTE.

Quel est ce bruit? Des épées! un duel!

FABIO, *à part.*

C'est là le comte Manzoni?

JULIA, *à part.*

Qu'a-t-il fait?

LE COMTE.

Quoi! vous, seigneur don Garcias?

DON GARCIAS.

Moi-même, cher comte, qui m'apprêtais à châtier un insolent...

LE COMTE.

On a osé...

DON GARCIAS.

Dont vous me direz sans doute le nom, car il a refusé de me l'apprendre...

FABIO, *à part.*

Qu'il te le dise, je ne demande pas mieux.

LE COMTE, *examinant Fabio.*

Je ne puis deviner...

DON GARCIAS.

Invitez-le donc à se démasquer sur-le-champ, car cette persistance à rester inconnu commence à me devenir suspecte, et ce personnage mystérieux pourrait bien être quelque affidé de cet incorrigible fauteur de troubles, le fameux Policastro, dont on a signalé le retour au gouverneur...

POLICASTRO, *richement vêtu, paraissant à la porte du pavillon.*

Déjà!

LA COMTESSE, *à part.*

Dieu! Policastro est à Milan!

LE COMTE, *s'approchant de Fabio.*

Monsieur, dans toute autre occasion j'aurais respecté votre incognito, mais vous voyez quels soupçons votre conduite fait naître... Qui êtes-vous?

FABIO, *à part.*

Lui aussi... et de trois! (*Prenant le Comte à l'écart.*) Avant-hier au soir, dans un péril extrême, vous avez été défendu par un homme qui, lui non plus, n'a pas voulu se faire connaître, et auquel vous avez donné cet anneau...

LE COMTE.

Ah!...

FABIO.

Il désire que son nom reste encore un secret... (*à part*) et pour cause!

LE COMTE, *à don Garcias.*

Seigneur comte, je réponds de ce jeune homme... veuillez accepter ma caution sans le contraindre à se nommer.

DON GARCIAS.

Par amitié pour vous j'y consens.

JULIA, *à part.*

Ah! sauvé!

LA COMTESSE, *de même.*

Qu'a-t-il pu lui dire?

FABIO, *s'éloignant.*

Allons, retournons au couvent! mais j'éclaircirai mes soupçons, orgueilleux Espagnol, et je te retrouverai!

Il sort.

LA COMTESSE, *à son mari.*

Policastro est à Milan... C'était ce mendiant, n'est-ce pas?

LE COMTE.

Non, madame...

* Julia, la Comtesse, Don Garcias, le Comte, Fabio, Policastro

LA COMTESSE, apercevant Policastro près d'elle.

Ah! tenez!...

POLICASTRO, la saluant.

Madame...

LE COMTE.

Au bal! messieurs, au bal!

LA COMTESSE, seule, sur le devant du théâtre.

Une conspiration nouvelle... et il était ici... Oh! je verrai demain le prieur.

Deuxième Tableau.

L'intérieur du couvent des Dominicains.

SCÈNE PREMIÈRE.

FABIO, puis GREGORIO.

On entend une cloche qui sonne. Les moines traversent le théâtre. Fabio, qui se trouve le dernier, reste seul en scène.

FABIO.

Plus personne? bon!... Pourvu que mon homme ne soit pas occupé avec le frère cellerier à goûter le vin du couvent! (*Allant frapper à la porte d'une cellule.*) Gregorio! Gregorio!...

GREGORIO, paraissant.

Qui m'appelle?... Ah! c'est vous, don Fabio?

FABIO.

Eh! pardieu, oui, c'est moi.

GREGORIO.

Seigneur! quel langage!

FABIO.

Allons, voyons, ne t'effarouche pas, et tâche de m'écouter attentivement... Es-tu à jeun?

GREGORIO.

Cette question! Encore quelque gros péché que vous allez me faire commettre... Je serai damné à cause de vous, c'est sûr!

FABIO.

Bah! c'est déjà fait depuis long-temps... Retiens donc bien ce que je vais te dire.

GREGORIO.

Ainsi soit-il! Mais je ne m'engage à rien...

FABIO.

Tu vas aller à l'église de Santa-Maria...

GREGORIO, étonné.

Comment! à l'église?

FABIO.

Oui... près du troisième confessional, à droite, tu trouveras une vieille qui se tient habituellement à cette place... elle a nom Inès... une mantille noire... un air qui l'édifiera...

GREGORIO.

C'est donc une sainte?

FABIO.

Pas précisément... Tu lui remettras cette lettre, avec ce ducat...

GREGORIO.

Le tout pour elle?

FABIO.

Eh non! l'argent seulement... Après quoi tu

la prieras de se rendre à l'hôtel du comte Manzoni, dont tu dois avoir entendu parler...

GREGORIO.

Sans doute... mais...

FABIO.

Laisse-moi finir... Elle demandera la suivante Fiametta, qui fera parvenir la lettre à sa destination et lui donnera probablement une réponse, que tu m'apporteras en toute hâte.

GREGORIO.

Ta, ta, ta, ta... gardez votre lettre... je vois ce que c'est; je ne veux pas me charger d'une pareille commission.

FABIO.

Quoi! tu refuses?

GREGORIO.

Net!

FABIO.

Je ne vois pourtant pas le motif...

GREGORIO.

Ah ça! mais, jeune homme, pour qui me prenez-vous? et la morale donc!... Savez-vous bien que si jamais le prieur...

FABIO.

Eh! par qui veux-tu qu'il soit instruit?

GREGORIO.

D'accord; mais mon caractère...

FABIO, lui mettant une bourse dans la main.

Ne fais donc pas tant le scrupuleux avec moi, que diable!

GREGORIO.

Ah! sainte vierge, ne jurez pas comme cela!...

FABIO.

Allons, tu acceptes, n'est-ce pas?

GREGORIO, soupirant la bourse.

Il faut bien en finir... mais c'est égal, vous me faites jouer là un rôle...

FABIO.

Si tu préfères me laisser sortir...

GREGORIO.

En plein jour? eh bien, par exemple, il ne manquerait plus que cela!... Voyons, vite, donnez-moi votre billet... J'aperçois le prieur...

FABIO, remettant la lettre.

Bonté divine! encore un sermon... je me sauve... (*En s'éloignant.*) Rappelle-toi bien... la vieille du

confessional... la suivante... et fais en sorte d'être ici dans une heure!

GREGORIO.

Oui, oui... allez! allez!

Fabio rentre au couvent.

SCÈNE II.

GREGORIO, LE PRIEUR.

LE PRIEUR, *à Gregorio, qui s'est dirigé vers sa cellule.*

Gregorio, demeurez un instant... j'ai à vous parler.

GREGORIO, *prenant un air d'onction.*

Je vous écoute, mon père.

LE PRIEUR.

Nous avons dans ce couvent beaucoup de jeunes moines dont l'imagination peut être séduite encore par les choses du monde... Il importe donc, pour que notre maison ne devienne pas un lieu de scandale, de faire la plus grande vigilance... et dans les fonctions que vous occupez surtout...

GREGORIO, *l'interrompant.*

Oh! quant à ce qui me concerne, n'ayez aucune crainte, mon père: je connais les devoirs de ma charge...

LE PRIEUR.

Cependant j'allais vous dire qu'un novice était sorti clandestinement hier au soir...

GREGORIO, *à part.*

Aie!

LE PRIEUR.

Et si j'en crois les rapports qui m'ont été faits, la chose aurait eu lieu déjà plusieurs fois...

GREGORIO, *soignant de se méprendre.*

Avec des murs de vingt-cinq pieds de haut?... Je crains fort, mon père, qu'on ne vous ait induit en erreur...

LE PRIEUR.

On ne m'a pas trompé, Gregorio... vous le savez mieux que personne, car la porte a été ouverte par vous-même à celui dont je veux parler...

GREGORIO, *troublé.*

Par moi?

LE PRIEUR.

Et celui-là, c'est Fabio!

GREGORIO, *à part.*

Je me suis enfermé!... *(Au Prieur.)* Ah! don Fabio?... ah! oui, mon père, oui, oui, en effet... je l'ai laissé sortir... je ne me rappelle plus trop quelle raison il m'a donnée... mais elle m'a paru si concluante, et son éloquence était si persuasive, que, sachant d'ailleurs combien vous êtes bon pour lui, je me suis laissé entraîner... moi qui me croyais inébranlable, c'est vrai, j'ai fléchi...

LE PRIEUR, *sévèrement.*

Et vous avez eu tort, grand tort!... Si vous saviez quel intérêt immense repose sur la tête de ce eune homme...

GREGORIO.

Ah! pardonnez, mon père; j'ignorais...

On entend un coup de cloche.

LE PRIEUR.

Voyez au guichet quelle visite nous arrive... *(À lui-même, pendant la sortie de Gregorio.)* Je ne veux pourtant pas ébruiter cette affaire... Du reste, je crois en avoir dit assez pour qu'à l'avenir... *(À Gregorio, qui reparait.)* Eh bien?

GREGORIO.

Une femme...

LE PRIEUR.

Je sais qui... Faites entrer.

GREGORIO, *à part.*

Tiens, tiens, tiens...

LE PRIEUR, *le rappelant.*

Ah! Gregorio... je veux bien ne pas sévir contre vous pour cette fois... mais vous m'assurez que désormais...

GREGORIO.

Il ne sortira plus... non, non... je vous en fais le serment, mon père!

LE PRIEUR.

Bien... Allez ouvrir.

GREGORIO, *à part.*

Quant à la lettre, c'est différent... d'ailleurs j'ai promis, et un honnête homme n'a que sa parole...

Il sort.

LE PRIEUR, *seul.*

Pauvre femme! cachons-lui surtout les imprudences de Fabio, et qu'elle ne se doute jamais...

La Comtesse entre précipitamment.

SCÈNE III.

LE PRIEUR, LA COMTESSE, *très-simplement vêtus.*

LE PRIEUR.

Mon Dieu! madame, quelle agitation! qu'y a-t-il?

LA COMTESSE.

Vous me le demandez!... où est Fabio? Hier, et bien d'autres fois sans doute, il s'est échappé de ce couvent... Ne me dites pas le contraire, je l'ai vu... Est-il rentré?

LE PRIEUR.

Oui, madame...

LA COMTESSE.

Ah! Dieu soit loué! Mais que va-t-il faire dans le monde? s'il allait m'y rencontrer! Mon père, est-ce là ce que vous m'aviez promis?... Hélas! rappelez-vous dans quelles circonstances je vous l'ai confié... Sur le cadavre sanglant d'un frère, mon mari venait de le vouer, lui, pauvre ange timide, à une mission de haine et de vengeance, et j'entendais encore retentir ces terribles paroles que mon père m'avait jetées pour adieu: « Ton fils périra dans une mêlée populaire ou sur quelque infâme échafaud!... » Cette prédiction, je jurai, moi,

qu'elle ne s'accomplirait pas, et votre amitié répéta te serment..... l'avez-vous sitôt oublié?.... est-ce en vain que je me suis séparée de mon fils, que j'ai feint cet enlèvement dont j'osai accuser mon père?... car, vous le savez, j'eus le courage de le calomnier, de verser des larmes fausses..... j'étais mère: j'aurais menti à Dieu!... Du moins, en partant pour l'exil, je ne craignais plus pour mon Fernand... Auprès de vous, et sous ce nom de Fabio, il devait grandir dans l'amour de l'étude et des vertus calmes... enfin, grâce à cette éducation religieuse, j'espérais pouvoir sans danger rendre plus tard un fils à son père... Illusion dont je me berçais!... Notre exil a fini; mais les haines survivent, et mon enfant, mon enfant! ce trésor que je cachais comme l'avare cache le sien, le voici tout près de m'échapper... quelques jours auront détruit dix-huit années d'efforts!... Voyez si mon désespoir est juste! depuis hier les larmes m'étouffent... libre enfin, je les répands devant vous, en y mêlant mes reproches.... Mon père, qu'est devenu notre ouvrage? qu'avez-vous fait de mon enfant?

LE PRIEUR.

De grâce, calmez-vous, madame! Hier au soir, en effet, par la complaisance coupable de Gregorio, don Fabio est sorti de cette maison, et vous m'en voyez désolé! mais son absence a été courte, et je crois assez le connaître pour pouvoir assurer que cette démarche, imprudente en elle-même, n'a rien qui doive vous alarmer.

LA COMTESSE.

Mon père, nos discordes civiles, un moment apaisées, sont près de renaître plus furieuses.... Le gouverneur a reçu ce matin la nouvelle de la mort du roi don Philippe, et Policastro est à Milan!

LE PRIEUR.

Il se pourrait?

LA COMTESSE.

Oui.... la révolte est dans l'air!... n'attendons pas qu'elle éclate, je sens là que mon fils y périrait...

LE PRIEUR.

Craignez-vous donc qu'il n'y participe?

LA COMTESSE.

Mon père, on peut vous parler sans crainte... Je l'ai rencontré dans une maison qui est le rendez-vous des conspirateurs, et au moment où il allait se battre en duel avec un Espagnol!

LE PRIEUR.

Lui? don Fabio?

LA COMTESSE.

C'est le sang des Manzoni qui se réveille!

LE PRIEUR.

Il faut que je l'interroge à l'instant.... Ce que vous m'apprenez bouleverse tellement toutes mes idées, toutes mes espérances!... Ne me détournes pas de mon projet, madame; il fera cesser l'erreur de l'un ou de l'autre, car vous allez vous cacher dans cette cellule, d'où vous pourrez tout écouter...

LA COMTESSE.

J'y consens...

LE PRIEUR.

Je vais le faire prévenir.

LA COMTESSE, sur le devant du théâtre.

Ah! quel que soit le résultat de cet entretien, mon parti est arrêté, mes précautions sont prises... c'est une nécessité cruelle, mais il faut encore la subir!

LE PRIEUR.

Le voici, madame... j'espère que vos inquiétudes vont cesser...

LA COMTESSE, entrant dans la cellule.

Que Dieu vous entende!

SCÈNE IV.

LE PRIEUR, FABIO.

FABIO.

On me fait demander? ma nourrice sans doute... Le prieur! je croyais l'avoir échappé!

LE PRIEUR.

Approchez, mon fils.

FABIO, d part.

Quelle émotion! serait-il instruit?...

LE PRIEUR.

J'ai à vous entretenir de vos intérêts.

FABIO, de même.

Plus de doute!

LE PRIEUR.

Depuis quelques jours, don Fabio, vous êtes entré dans votre vingt et unième année... bientôt votre noviciat finira... à quel état vous croyez-vous appelé? il est temps de prendre un parti.

FABIO.

Mais c'est ce qu'il me semblait aussi, mon père... oui, je crois qu'il est temps de prendre un parti, que je sache à quoi m'en tenir... et puisqu'il s'agit de me prononcer, je commence par vous déclarer que je n'ai aucun goût pour le cloître...

LE PRIEUR.

Ciel! est-il possible?

FABIO.

Oh! aucun!

LE PRIEUR.

Vous pensez donc être plus heureux dans le monde?

FABIO.

Je ne sais; mais je veux essayer.

LE PRIEUR.

Tout homme creuse son sillon sur la terre... A quels travaux voudriez-vous consacrer votre existence?... aux arts?

FABIO.

Non. Il faut y exceller, et je ne suis pas assez sot pour me croire du génie.

LE PRIEUR.

Aux sciences?

FABIO.

Oh ! elles m'endorment !

LE PRIEUR.

Je devine. Avant de faire un choix, vous voudriez vous instruire par la comparaison, et vous avez le goût des voyages...

FABIO.

Du tout ! du tout ! au contraire, je tiens fort à rester à Milan.

LE PRIEUR.

Et pourquoi, mon fils ?

FABIO, *à part.*

Ne poussons pas trop loin la franchise... si je lui parlais de mon amour, il serait capable de se trouver mal !

LE PRIEUR.

Vous ne répondez pas ?

FABIO.

Pourquoi je veux rester à Milan ? mais n'est-ce pas ma patrie et celle de ma mère ?... Ma mère ! dans quelle autre ville puis-je espérer de la retrouver ?

LE PRIEUR.

Mais enfin quelle est la carrière qui répondrait à vos sympathies ?

FABIO.

Eh bien ! celle des armes !

LE PRIEUR.

Qu'entends-je ?... et contre qui voudriez-vous donc vous battre ?

FABIO.

Oh ! soyez tranquille, ce n'est pas contre vous, mon père !

LE PRIEUR.

Mais qui a pu vous donner ces idées ?... Nous n'avons pas la guerre... tout est calme... l'Italie entière sommeille...

FABIO.

Et croyez-vous qu'elle ne puisse pas se réveiller ? que notre Lombardie surtout se soit résignée pour jamais à la domination étrangère ?... Oh ! non, non... les Espagnols ont soulevé contre eux trop de haines, et moi qui vous parle, j'en ai tenu un hier au soir...

LE PRIEUR.

Comment ! que dites-vous ?

FABIO, *se repentant.*

Je dis qu'un jour viendra, et peut-être n'est-il pas loin, où pour les rejeter au-delà de nos frontières la patrie aura besoin de défenseurs... alors qu'on me donne une épée, un drapeau, et en avant ! Les Espagnols verront que du fond même des cloîtres il s'élançait contre eux des soldats !...

LE PRIEUR.

Ah ! mon fils, quel langage ! est-ce ainsi que vous payez mes soins ? songez-vous à quelles angoisses votre mère serait livrée ?...

La Comtesse sort de la cellule.

FABIO.

Ma mère ? hélas ! croyez-vous qu'elle tienne beaucoup à mon existence, et ne suis-je pas déjà mort pour elle ?

LE PRIEUR.

Silence ! voici votre nourrice... Devant elle au moins contenez-vous...

SCÈNE V.

LA COMTESSE, FABIO, LE PRIEUR.

FABIO, *allant embrasser la Comtesse.*

C'est toi, nourrice... que je suis heureux de te voir !... mais comme tu viens tard aujourd'hui !...

LA COMTESSE.

C'est que j'ai de tristes nouvelles à vous annoncer, mon Fabio, et que la douleur arrive toujours trop tôt.

FABIO.

Mon Dieu ! qu'est-ce donc ?... tu pleures... Oh ! parle ! parle !

LA COMTESSE.

Eh bien ! mon enfant, depuis hier votre mère est dans la désolation...

FABIO.

Ciel ! que dis-tu ? quel nouveau malheur ?...

LA COMTESSE.

Cette lettre vous apprendra tout...

FABIO.

Donne, donne... (*Il baise la lettre.*) O ma mère !...

LA COMTESSE, *bas, au Prieur.*

Secondez-moi.

FABIO, *lisant.*

« Mon cher enfant, de graves dangers menacent » en ce moment tes jours et les miens. Plus que » jamais il faut redoubler de prudence, te cacher » aux yeux du monde et de ceux qui veulent ta » perte... Fabio, mon Fabio, si tu m'aimes et si » tu veux me revoir un jour, demain matin, sans » plus tarder, tu quitteras Milan, l'Italie... » (*S'interrompant.*) Quitter Milan ! et Julia ? jamais ! jamais ! (*Reprenant.*) « Tu partiras pour » la France, où ma vie te suivra... Le prieur te » donnera les moyens de faire ce voyage. Adieu ! » mon cœur se brise... songe que je meurs si demain matin tu n'es pas parti !... » (*Cessant de lire.*) O ma mère ! ma mère ! quel sacrifice exigez-vous d'un fils qui ne vous connaît même pas ?... Nourrice, tu sais ce que contient cette lettre ?

LA COMTESSE.

A peu près... eh bien ?

FABIO.

Je partirai...

LA COMTESSE, *à part.*

O bonheur !

FABIO.

Mais à une condition...

LA COMTESSE.

Laquelle ?

FABIO.

Je suis las de ne rien comprendre au mystère qui m'environne... Si on ne me révèle pas le secret

de ma naissance, je ne sortirai pas de ce couvent!

LA COMTESSE.

Fabio... ah! ce que vous exigez est impossible!

FABIO.

Impossible! et pourquoi?... Qui peut empêcher une mère de se révéler à son fils? Que la mienne ait peur de tout le monde, je le comprends... mais moi, qu'elle a porté dans son sein, moi, qui l'aime avec idolâtrie, est-ce que je suis capable de la trahir?... Oh! tu ne le penses pas, et si tu étais à sa place, nul intérêt, si grave qu'on le suppose, n'aurait pu t'empêcher, j'en suis sûr, d'aller dire à ton fils, à lui seul: Devant les hommes, je ne suis rien pour toi; mais devant Dieu, je suis ta mère!

LA COMTESSE.

Ah!... ce n'est pas de votre cœur qu'elle se méfie... elle craint votre courage et votre jeunesse, et toutes les influences enfin de ce sang qui coule dans vos veines et dont l'éducation du cloître n'a pu modérer l'ardeur... Vous dire le secret de votre naissance! et si cette révélation faisait fondre sur vous les dangers qu'elle redoute, votre mère pourrait-elle s'en consoler?...

FABIO.

Mais quels sont ces dangers dont on me parle toujours et que je ne soupçonne même pas? On me sauve la vie, et on me la rend insupportable... cela peut-il durer ainsi? O nourrice! nourrice! toi qui m'aimes assurément plus qu'elle, prends pitié de moi! ce secret qu'elle refuse de m'apprendre, dis-le-moi, dis-le-moi!... Son nom seulement, le nom de ma mère! et je te jure ma foi de gentilhomme que je le garderai pour moi seul, que personne au monde, pas même elle, ne soupçonnera ton indiscretion!

LA COMTESSE.

Ah! cessez, mon enfant! que me demandez-vous? puis-je vous livrer un secret qui ne m'appartient pas? ce serait une action honteuse, un crime, et vous n'abuserez pas de votre empire sur moi pour me rendre si coupable.

LE PRIEUR.

Ecoutez la voix de la raison, mon fils! n'exigez pas l'explication d'un mystère dont vous ne pouvez sonder la profondeur... vous nous aviez accoutumés à plus de résignation...

FABIO.

Il est vrai, mon père; mais ma patience est à bout. Vous ne savez pas ce que ce départ me coûterait, et ma résolution est irrévocable.

LE PRIEUR.

Malheureuse mère!

LA COMTESSE.

La mienne aussi, don Fabio... et puisque rien ne peut vous fléchir... puisque vous êtes insensible aux larmes de votre mère... puisque moi-même vous me repoussez... adieu, mais adieu pour toujours!...

FABIO.

Qu'oses-tu dire?

LA COMTESSE.

Je ne vous reverrai plus!...

FABIO, *la retenant.*

Ah! c'est trop! c'est trop! je partirai!...

Il se jette à son cou et l'embrasse.

LA COMTESSE.

Merci, mon Dieu!... Ah! Fabio! le sacrifice que vous faites à votre mère adoucira bien ses souffrances!

FABIO.

Je veux lui en faire un dernier, nourrice... je ne te retiens plus... va rassurer ma mère, va lui dire que je me sou mets à ses volontés...

LA COMTESSE, *avec ravissement.*

Bien!... bien!... (*Après l'avoir embrassé.*) Adieu!... non, au revoir!...

FABIO.

Au revoir!

La Comtesse sort, reconduite par le Prieur.

SCÈNE VI.

FABIO, *seul, se promenant avec agitation.*

Partir! partir!... et Julia, moi qui lui ai promis... Que faire? que lui dire?... mais quoi! ce rendez-vous, peut-être ai-je tort d'y compter... peut-être aujourd'hui pas plus qu'hier elle n'y consentira... et pourtant, si ma lettre lui parvient, il est une chose qui lui fera désirer de m'entendre... oui; cette révélation que je lui promets sur la tentative de l'autre soir, ce doit être un moyen sûr... Il est vrai qu'elle peut me renvoyer à son oncle ou à sa tante... Oh! non, non, je connais son cœur... elle craindra l'irritation du comte, et voudra sans doute épargner une douleur à la comtesse... Mais voyez un peu si ce Gregorio reviendra!

SCÈNE VII.

FABIO, GREGORIO.

GREGORIO, *entrant un peu aviné.*

Voilà! voilà!

FABIO.

Ah!... eh bien! as-tu trouvé?

GREGORIO.

La vieille? oui, oui, tout de suite... Oh! la digne femme!... oh! la sainte femme!

FABIO.

Bon, bon... abrège, abrège...

GREGORIO.

Elle s'est donc chargée du message, et moi je suis allé l'attendre près de la porte Neuve, à l'auberge du grand Saint-Ambroise...

FABIO.

A l'auberge? pardieu! cela se voit de reste...

GREGORIO.

Je m'étais mis sous la protection de ce bienheureux patron de Milan... d'autant plus que j'éprouvais le besoin de m'étourdir un peu sur la faute énorme...

FABIO, *impatiente.*

Eh ! je ne te demande pas tout cela... arrive au fait !

GREGORIO.

Bref, au bout de trois quarts d'heure la vieille est revenue... Oh ! la digne femme ! oh ! la s...

FABIO.

Encore ? mais allons donc ! allons donc !

GREGORIO.

Il paraît qu'on n'était pas trop d'avis de vous répondre... cependant...

FABIO.

Cependant... tu as une lettre ?

GREGORIO.

Oui, grâce à la suivante...

FABIO.

Voyons, donne ! donne !

GREGORIO.

Vous lui devez un fameux cierge à la suivante, à ce que m'a dit la vieille...

FABIO.

Ma lettre ! ma lettre !

GREGORIO.

Attendez un peu que je la cherche...

FABIO, *à part.*

Elle m'a écrit... bonne Julia !

GREGORIO.

C'est qu'il y a encombrement dans ma poche... *(En tirant divers objets.)* Tenez... mon livre d'heures... mon chapelet... la clef de la porte... Comme c'est léger ! portez donc cela sur vous !

FABIO, *riant.*

Ma foi, j'ai là celle de ma chambre qui ne pèse guère moins...

GREGORIO, *lui donnant un papier.*

Ah ! voici.

FABIO.

Dieu soit loué ! je vais donc savoir enfin... *(Déployant le papier.)* Il y en a long ! *(Le parcourant des yeux.)* Qu'est-ce que ce griffonnage ?... *(Lisant.)* « Mémoire du cabaretier... »

GREGORIO, *se fouillant vivement.*

Quoi ! serait-il possible ? *(Sortant un autre papier de sa poche.)* Ah ! par exemple, c'est pourtant vrai !

FABIO, *prenant la lettre.*

Allons, vite ! vite ! *(après avoir lu.)* Elle consent ! je l'avais bien jugé !... ainsi je pourrai lui faire mes adieux... avant que de partir, savoir le nom de mon rival !... Je vais la voir, la voir une fois encore !

GREGORIO.

Oui, prenez-y garde !

FABIO.

Hein ? que dis-tu ?

GREGORIO.

Je dis : prenez-y garde !

FABIO.

Eh bien ! qu'est-ce que cela signifie ?

GREGORIO.

Cela signifie qu'on m'a signifié de ne plus vous laisser sortir...

FABIO.

Comment ! on sait donc...

GREGORIO.

On sait tout !

FABIO.

Qu'entends-je ?

GREGORIO.

Et j'ai reçu une belle sermonce à cause de vous, allez !

FABIO.

Quand ? de qui ? parle ! explique-toi !

GREGORIO.

Tantôt, du prieur...

FABIO.

Ah ! tout est perdu !

On entend sonner une cloche.

GREGORIO.

Mais voici l'angélus... on va se rendre à la chapelle... je vous contrai cela plus tard...

FABIO.

Fatal contre-temps ! se voir emprisonner dans un pareil moment... ah ! j'en mourrai de rage !

GREGORIO.

Silence !

Les Moines sortent du couvent. Le Prieur arrive par le fond.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE PRIEUR, MOINES.

LE PRIEUR, *à part.*

Encore ensemble ! allons, il n'y a plus à hésiter... *(Haut et s'avançant.)* Gregorio, vous êtes dispensé désormais du soin de garder la porte....

GREGORIO, *à part.*

Ciel de Dieu !

LE PRIEUR.

Veillez en remettre à l'instant la clef...

GREGORIO, *de même.*

O victime !

LE PRIEUR, *se tournant vers un des Moines.*

Frère Antonio, votre zèle m'est connu... c'est à vous que je la confie...

Pendant ces paroles du Prieur, Gregorio fouille à sa poche et en laisse tomber la clef ; Fabio, qui se baisse pour la ramasser, l'échange, par un mouvement rapide, contre une autre clef qu'il tire de sa robe et qu'il donne à Gregorio.

GREGORIO, *au Prieur.*

La voici, mon père...

FABIO, *à part.*

Oui, celle de ma prison... mais j'ai la clef des champs !

ACTE DEUXIÈME.

Une salle de l'hôtel Manzoni. Ameublement dans le style de la renaissance. Grande porte d'entrée au fond. A gauche, deux autres portes : la première conduisant aux appartemens de la Comtesse; la seconde, à la chambre de Julia. A droite, une fenêtre à balcon. Sur le premier plan, du même côté, une table avec une lampe allumée.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA COMTESSE, JULIA, FEMMES DE LA MAISON,
puis LE COMTE.

JULIA, *d'genoux et lisant la Bible.*

« La femme forte est la joie de son mari; elle
lui fera passer en paix toutes les années de sa
vie. Comme le soleil levant est l'ornement du
monde, ainsi le visage d'une femme vertueuse
est l'ornement de sa maison. »

LE COMTE, *entrant.*

Encore ici!

JULIA.

Mon oncle!

LE COMTE.

Pourquoi la veillée se prolonge-t-elle si tard?

JULIA.

Demandez-le à ma tante... c'est elle qui l'a
voulu ainsi, et j'ai vainement insisté...

LE COMTE **.

Chère comtesse, êtes-vous raisonnable?...
allons, rentrez dans votre appartement; vous
devez avoir besoin de repos...

LA COMTESSE.

Moi? non, je vous assure...

LE COMTE.

L'altération de votre visage donne un démenti
à vos paroles.

LA COMTESSE.

Ah! pour que le calme rentre dans mon âme,
le sommeil ne suffit pas!...

JULIA.

Puis-je congédier vos femmes?

LA COMTESSE.

Oui, oui...

LE COMTE.

Va reposer, mon enfant, et que Dieu t'envoie
d'heureux songes!

LA COMTESSE ***.

Puisse-t-il aussi t'éclairer sur tes intérêts, sur
ton devoir!... réfléchis bien au mariage dont je
t'ai parlé, et demain tâche de m'apprendre...

JULIA.

Je vous l'ai promis, demain je vous répondrai.

LE COMTE, *d part.*

Il sera trop tard, je l'espère!

JULIA, *d part, en remontant la scène.*

Minuit! il est temps!

Elle sort.

LA COMTESSE, *d son mari.*

Vous ne me suivez pas?

LE COMTE.

Dans un instant j'irai vous rejoindre...

LA COMTESSE.

Vous attendez quelqu'un?... Policastro peut-
être!

LE COMTE, *souriant.*

Vous êtes folle!... n'ai-je pas à faire ma visite
de tous les soirs... à jeter dans la maison le coup
d'œil du maître?

LA COMTESSE.

Ah! je veux vous croire! et d'ailleurs à quoi
serviraient mes remontrances?... Policastro est
ici, c'est tout dire. Vous ne m'écoutez plus!
A bientôt donc!

LE COMTE.

A bientôt! (*La Comtesse rentre dans sa cham-
bre.*) Libre enfin!... j'ai cru qu'elle ne partirait
pas!

Il sort précipitamment par la porte du fond, qu'on l'entend
fermer à double tour. Julia reparait à la porte de sa
chambre et s'avance avec précaution.

SCÈNE II.

JULIA, *seule.*

Plus personne... ah! je tremble!... Vous, qui
connaissez mes intentions, soutenez-moi, mon
Dieu!... Hâtons-nous de descendre, avant que
mon oncle soit revenu... (*Elle va à la porte du
fond.*) Ciel! cette porte est fermée! par quelle
fatalité?... soupçonnerait-on... Oh! mais non...
rien n'a pu me trahir. Que faire? que faire?... et
je suis bien sûre qu'il est déjà arrivé... qu'il m'at-
tend!... Que va-t-il penser?... comment lui faire
savoir... (*Se dirigeant vers la fenêtre.*) Ah!
par là... s'il est dans le jardin, je l'apercevrai sans
doute... Oui, oui... le voilà, sous le balcon... c'est
bien lui... — Je suis enfermée dans cette salle...
je ne puis vous voir maintenant... c'est impossible!
— Rien n'est impossible, dites-vous?... je vous
reconnais bien là!... mais puisque je suis enfer-
mée, comment voulez-vous que je descende?...
Demain soir, à Santa-Maria, nous nous reverrons...
Adieu, monsieur! partez, partez vite!... (*Elle re-
vient en scène.*) Allons, c'est fini... et pourtant
j'aurais bien voulu le voir, connaître les révéla-

* La Comtesse, Julia, le Comte.

** La Comtesse, le Comte, Julia.

*** Le Comte, la Comtesse, Julia.

tions qu'il avait à me faire... Pauvre jeune homme, je suis sûre qu'il s'en va désolé...

SCÈNE III.

JULIA, FABIO.

FABIO, *entrant par la fenêtre.*

C'est égal, me voici!

JULIA.

Quoi! monsieur, par la fenêtre!... vous avez osé...?

FABIO.

Oh! le danger n'était pas grand, et je ne m'en ferai pas un mérite auprès de vous...

JULIA.

Je veux dire, monsieur, qu'il est sans exemple qu'on agisse de la sorte...

FABIO.

Au contraire : quand les portes sont fermées, par où voulez-vous qu'on entre?

JULIA.

Mais je vous avais dit...

FABIO.

Vous m'avez dit : Je ne puis descendre... c'est pour cela que je suis monté.

JULIA.

Nous nous serions vus demain à Santa-Maria.

FABIO.

Demain, Julia? hélas! demain il ne sera plus temps!

JULIA.

Comment?

FABIO.

Je viens vous dire adieu...

JULIA.

Vous partez?

FABIO.

Pour la France! ma mère l'ordonne, et je dois obéir.

JULIA.

O ciel! vous l'avez donc vue, votre mère?

FABIO.

Non; mais elle m'a écrit, comme toujours, une lettre pleine de tendresse et de larmes... où elle m'adjure de partir si je veux assurer son repos et la connaître un jour... car je ne la connais pas encore!

JULIA.

Quoi! vous ne savez rien de plus qu'hier?

FABIO.

Hélas! non!...

JULIA.

Ainsi plus d'espoir!... Ah! c'est dommage!

FABIO.

Certainement!... mais, si vous n'êtes pas trop pressée, si vous avez la patience de m'attendre, je vous promets de revenir avec un titre, avec un grade... car, je ne l'ai pas dit à ma nourrice, mais je veux m'enrôler dans les troupes du roi de France... et je parviendrai ou je me ferai tuer.

JULIA.

Quelle horreur!

FABIO.

Que voulez-vous? mes parents me refusent leur nom, il faut bien que je m'en fasse un moi-même.

JULIA.

Vous renoncerez à votre projet, monsieur, dans votre intérêt, dans l'intérêt de ceux qui vous aiment... Est-ce donc pour exposer vos jours que votre mère vous envoie en France? au contraire, c'est pour les protéger... Quant à moi, mon parti est pris, et si l'on ne force pas mon consentement, j'attendrai dans un cloître...

FABIO.

Un cloître!

JULIA.

Assez! assez! n'oublions pas davantage quel doit être le résultat de cet entretien... Vous disiez avoir des révélations à me faire sur le gnet-apens dont mon oncle a failli être la victime... expliquez-vous, ou je vous accuserai d'avoir cherché un prétexte...

FABIO.

Et quand cela serait, mon amour ne me justifierait-il pas?

JULIA.

Jamais, monsieur!... Ainsi vous avouez que vous m'avez trompée...

FABIO.

Non, Julia. Dieu merci, je ne sais pas mentir... Ecoutez donc, puisque vous le voulez... Quand les trois bravi qui avaient assailli votre oncle eurent fui par des rues détournées devant l'adversaire imprévu qui leur arriva, ce défenseur inconnu, qui s'en était allé droit son chemin comme les gens qui n'ont rien à craindre, en passant sur la place du Château les vit entrer dans le palais du gouverneur!... Peut-on douter après cela qu'ils n'en fussent partis?

JULIA.

Ciel! que me dites-vous?... c'est impossible... en ce moment le gouverneur cherche à s'allier avec ma famille... il demande ma main pour son neveu... don Garcias...

FABIO.

Don Garcias? cet insolent que j'ai tenu hier à la pointe de mon épée?

JULIA.

Ah! qu'ai-je dit?

FABIO.

Ah! il est mon rival! et je pars demain sans avoir eu le temps de me venger!

JULIA.

Vous m'effrayez!

FABIO.

Julia, au nom du ciel, n'épousez jamais cet homme; je vous dis que les assassins de votre oncle ont été soudoyés par le gouverneur ou par don Garcias lui-même.

JULIA.

Mais dans quel intérêt ?

FABIO.

Et que sais-je?... Pour que votre fortune fût accrue de celle du comte, dont vous êtes l'unique héritière... comprenez-vous maintenant ?

JULIA.

Ah! c'est affreux!... un pareil calcul... mais non... ce n'est pas dans le palais du gouverneur que ces trois bravi sont entrés... vous ne pourriez en donner une preuve...

FABIO.

Quelle preuve voulez-vous ? je les ai vus !

JULIA.

Mais alors c'est donc vous qui avez sauvé... ?

FABIO.

Eh! mon Dieu, oui... je ne voulais pas vous le dire; car c'est tout simple... mais nous sommes aussi discrets l'un que l'autre, à ce que je vois...

JULIA.

Me cacher cela !

FABIO.

Allons, allons, ne me grondez pas trop... et puisque la vérité m'est échappée, profitez-en... Dites à votre oncle de se tenir en garde contre le duo... Tenez, ce soir même j'ai vu rôder autour de cette maison des hommes à la démarche suspecte...

JULIA.

Qui vous ont aperçu peut-être ?

FABIO.

Oh! j'ai eu soin de les éviter... mais leurs airs mystérieux, leurs signes d'intelligence...

JULIA.

Ecoutez... (*indiquant le fond.*) par là... il me semble avoir entendu...

FABIO.

En effet, le bruit approche... on se dirige de ce côté...

JULIA.

C'est mon oncle, sans doute...

FABIO.

Adieu, chère Julia! je ne veux pas qu'il nous trouve ensemble... Pensez quelquefois à Fabio...

JULIA.

Oh! toujours! toujours!... mais fuyez et gardez qu'on ne vous voie!

FABIO.

Ne craignez rien! (*Au moment de franchir le balcon, il s'arrête et revient.*) Ah! des hommes en bas... qui paraissent être aux aguets...

JULIA.

Mon Dieu! qu'est-ce que cela veut dire ? comment faire ? de quel côté vous échapper ?

FABIO.

Cette chambre ?

JULIA.

L'appartement de ma tante.

FABIO.

Celle-ci ?

JULIA.

Le mien!... mais n'importe! venez...

FABIO.

Non, Julia, non. Plutôt mourir que de vous compromettre!... Là, sur le balcon, derrière cette caisse de fleurs... On vient!... ne craignez rien pour moi... sauvez-vous!

JULIA, *rentrant chez elle.*

Mon Dieu! veillez sur lui!

SCÈNE IV.

LE COMTE, SIMONETTA, POLICASTRO, CONJURÉS.

SIMONETTA, *s'avançant avec précaution.*

Avez-vous bien pris toutes vos précautions, comte ?

LE COMTE.

Oui, oui... fiez-vous en ma prudence.

SIMONETTA.

C'est que vous m'avez entraîné à une démarche grave... très-grave!... et dans ces circonstances-là, je ne me fie guère qu'à moi-même... et encore, qui est-ce qui peut répondre de soi?... Où mènent ces portes ?

LE COMTE.

Eh! chez ma femme et chez ma nièce!

SIMONETTA.

Rien que cela! la langue des femmes me fait frémir!... pour plus de sûreté, mettons les verrous...

LE COMTE.

Messieurs, sommes-nous au complet ?

LES CONJURÉS.

Oui, oui...

POLICASTRO, *entrant.*

Excepté les sentinelles, que je viens de poser moi-même.

LE COMTE.

C'est bien... Jen'ai pas à vous parler, messieurs, de l'objet de notre réunion. Jamais entreprise ne fut plus légitime, et les plus patriens d'entre nous ont compris que le moment d'agir est arrivé. Depuis près d'un siècle d'insolens étrangers nous tiennent le fer sur la gorge... ils nous ont frappés dans nos fortunes et dans notre honneur... Mais la nationalité milanaise respire encore : rassemblons-en les tronçons épars! Si l'effort que nous allons tenter n'est pas une révolte partielle, nous sommes sûrs de triompher, car l'héritage du roi Philippe Deux est embarrassé de bien des charges, et je vous promets l'appui de la France, qui a ses revers de la Picardie et des Pays-Bas à venger! A l'œuvre donc! et que chacun de nous s'y emploie!... Voici le plan que je viens vous proposer. Vous, Silvio, Strozzi, Policastro et tous les vôtres, vous vous répandrez dans les différens quartiers de Milan et vous marcherez à l'attaque de l'arsenal... Vous, maître Simonetta, suivi de quelques autres bourgeois notables, vous irez vous installer chez le podestat

et vous y proclamerez l'indépendance nationale...
Moi, je reste dans mon palais pour y distribuer
de l'or et des armes et recueillir les blessés...
Est-ce ainsi convenu ?

LES CONJURÉS.

Oui, oui...

POLICASTRO.

J'approuve votre plan, monsieur le comte;
mais quel sera le signal de la révolte ?

SIMONETTA.

Oui, voyons... car enfin nous ne pouvons pas
nous lever en masse tout seuls.

LE COMTE.

Vous parcourez la ville en annonçant la mort
du roi d'Espagne, et en criant : Aux armes !

POLICASTRO.

C'est bien, mais ce n'est pas assez. La voix de
quelques hommes épars pourrait être bientôt
étouffée; et, avec votre permission, j'ai trouvé
mieux... Pour jeter la terreur parmi les Espa-
gnols, pour éveiller à la fois le peuple de Milan
et celui des campagnes, je dispose d'une voix
puissante qui semblera venir du ciel même, et
qui, je l'espère, y remontera pour intéresser Dieu
à notre succès !... Au point du jour, dame Ro-
lande, la maîtresse cloche du Dôme, qui n'a pas
sonné depuis la mort de Jean Galéas, fera retentir
son glas funèbre... c'est nous qui l'avons payée
de nos épargnes... que les coups de son tocsin
nous annoncent l'heure de la liberté!

LE COMTE.

Tu pourrais...

POLICASTRO.

Oui, je le peux... J'ai gagné avec votre or un
des sacristains de la cathédrale; il ne faut plus
maintenant que deux hommes dévoués qui aient
le courage de s'emprisonner dans le Dôme, pour
y sonner tour à tour et sans relâche... pour y at-
tendre la mort, car les Espagnols viendront sans
doute les y chercher !... l'un de ces hommes, ce
sera moi : qui veut être mon second ?

TOUS, hors *Simonetta*.

Moi !... moi !...

LE COMTE.

Bien, mes amis ! bien, Policastro !

POLICASTRO.

Allons, je suis enchanté que ma proposition ait
un pareil succès... mais qui choisir parmi tant de
braves gens ? Je ne veux faire injure à personne,
et le sort en décidera... Que sur un bulletin sé-
paré chacun de vous écrive son nom et le jette,
tenez, dans mon chapeau.

LES CONJURÉS.

Oui, oui...

UN DES CONJURÉS, à *Simonetta*.

Vous ne signez pas ?

SIMONETTA.

Comment donc... si fait !... S'enfermer dans le
Dôme et carillonner jusqu'à ce que mort s'en-
suive... c'est charmant !... (A part.) Ah ! tu es si

zélé que cela, toi ? bien... je vais mettre ton nom.
(Après avoir écrit.) Bonne chance !

LE COMTE, à *Policastro*.

Tu es bien sûr de cet homme qui doit t'ouvrir
la porte de la tour ?

POLICASTRO.

C'est une ancienne connaissance, un Milanais,
un fidèle... d'ailleurs il ne peut que soupçonner
mon projet, car je ne lui ai rien dit de positif, et
je me suis abstenu de vous nommer.

SIMONETTA, à part.

Au fait, j'y songe : si quelqu'un avait eu la même
idée que moi... si mon nom sortait de l'urne.....
Ah ! je ne me sens pas bien.

POLICASTRO.

Mes amis, le sort va prononcer... (On entend
chanter en dehors; mouvement général.) Si-
lence !...

VOIX du dehors.

Montre-toi comme l'aurore;
Mais fuis les regards jaloux...
Regina, fais qu'on ignore
Le secret du rendez-vous.

POLICASTRO.

C'est un avertissement des sentinelles... qu'au-
ront-elles aperçu ? (Il va ouvrir la fenêtre.) Tra-
hison !... un homme caché là.

SCÈNE V.

LES MÊMES, FABIO.

Policastro l'amène violemment. Le manteau de Fabio
se dégage et tombe.

FABIO.

Allons ! pris entre deux feux !

LES CONJURÉS.

A mort ! à mort !

FABIO.

Plus bas donc, messieurs... ces cris pourraient
vous trahir...

LES CONJURÉS.

A mort !

LE COMTE.

Arrêtez !... cette voix...

FABIO.

Hier au soir, monsieur le comte, on m'a pris
pour un conspirateur, et l'on me prend mainte-
nant pour un espion... Je joue de malheur.

LE COMTE.

Messieurs, il y a trois jours, ce jeune homme
m'a sauvé la vie...

POLICASTRO.

Lui ?

LE COMTE *.

Je le prends donc sous ma protection; mais
voici la seconde fois que sa présence dans ma mai-
son me paraît inexplicable.... Que venez-vous
faire ici ?

FABIO.

Puisqu'il faut absolument m'expliquer... Hier et
* Fabio, le Comte, Policastro.

aujourd'hui, la même raison m'a fait franchir le seuil de cette demeure... Mon plus grand tort, celui que je ne me pardonnerai jamais, c'est d'avoir compromis par ma conduite une jeune fille qui n'a rien fait pour mériter cet outrage.

LE COMTE.

Une jeune fille ?

FABIO.

L'une de celles qui servent madame la comtesse.

LE COMTE.

Et son nom, monsieur ! son nom ?

FABIO.

Vous pouvez me tuer... je ne le dirai pas.

SIMONETTA, à Policastro.

Tout ceci est louche...

LE COMTE.

Monsieur, votre conduite a été bien légère... mais je vous sais homme de courage, et vous crois homme d'honneur... Retirez-vous donc, en nous jurant toutefois...

FABIO.

Oh ! monsieur le comte, je vous jure...

POLICASTRO*.

Un instant... la chose ne peut se terminer ainsi, et pour ma part je ne le souffrirai pas... Si votre générosité ne faisait courir de risques qu'à vous seul, à la bonne heure... mais du silence de cet écervelé dépend le sort de chacun de nous et le salut de la Lombardie... car il a tout entendu...

FABIO.

Ah ! sans perdre une syllabe... et, par le ciel, mon maître, l'idée que vous avez émise tout-à-l'heure est triomphante, et je vous en fais mon compliment !

POLICASTRO.

Il raille...

FABIO.

Non, non... j'approuve ! j'approuve tout, vos projets, votre plan, votre but... car, si vous tenez à le savoir, les Espagnols me sont odieux comme à vous... Comme à vous, la rougeur me monte au front quand je vois où ils ont réduit ce glorieux duché des Visconti et des Sforca. Que vous dirai-je enfin ? je suis des vôtres corps et âme !... Regardez-moi tous en face : ai-je la mine d'un traître ?

POLICASTRO.

Mon cher ami, les mines sont trompeuses, et pour être sûr de toi, je ne veux plus te quitter... Si vraiment tu penses comme nous, tu ne saurais refuser de nous servir... Messieurs, le tirage est fait ; vos bras sont trop nécessaires à la cause nationale... c'est ce jeune homme qui va m'accompagner auprès de dame Rolande, et je vous réponds qu'il sonnera bien !

FABIO.

Moi ?

POLICASTRO.

Tu as peur ?

LE COMTE.

Je vous réponds de son courage.

* Le Comte, Fabio, Policastro.

FABIO.

A quelle heure serai-je libre ?

POLICASTRO.

Oh ! deux heures après le lever du soleil, tu seras libre ou mort !

FABIO, à lui-même.

Allons ! courons la chance... c'est le seul moyen de tenir parole à ma mère... (À Policastro.) Je suis prêt.

On frappe violemment à la première porte latérale.

LE COMTE.

La comtesse ! parlez ! parlez !... je vous rejoins...

POLICASTRO, entraînant Fabio.

Viens ! viens !...

FABIO.

À la garde de Dieu !

Ils sortent.

LA COMTESSE, en dehors.

C'est moi, comte... ouvrez ! vous êtes là...

LE COMTE, allant ouvrir la porte de Julia.

Évitons sa présence... que Julia seulement puisse accourir à ses cris...

Il sort par le fond.

SCÈNE VI.

JULIA, puis LA COMTESSE.

JULIA.

Qui frappe ainsi ? qui appelle ?... Mon Dieu ! que s'est-il passé ?...

LA COMTESSE, frappant de nouveaux.

Ouvrez, au nom du ciel ! ouvrez !...

JULIA, courant ouvrir.

Quoi ! ma tante !

LA COMTESSE.

C'est toi, tu vieillais aussi ?... tant mieux ; tu vas m'apprendre... Cette salle était pleine de monde, n'est-ce pas ?... tu as entendu comme moi des pas, des voix confuses ?

JULIA.

Oui, oui...

LA COMTESSE.

Eh bien ?

JULIA.

Eh bien ! je ne distinguais pas les paroles, mais j'ai reconnu des voix, celle de mon oncle, puis celle de ce mendiant...

LA COMTESSE.

Policastro ! je l'avais bien dit... achève.

JULIA.

Enfin, tous ensemble ils ont poussé des cris de mort.

LA COMTESSE.

Contre qui ?

JULIA.

Je ne sais ; mes yeux se sont troublés, mes genoux ont fléchi, j'ai eu peur !

LA COMTESSE, à elle-même.

Ainsi je ne m'étais pas trompée !

JULIA, à part.

Aura-t-il pu s'échapper?... comment le savoir ?
(Elle aperçoit le manteau de Fabio qui est resté devant la fenêtre.) Un manteau!... le sien!... Ah! ils l'ont découvert!... (Avec dépit.) Ils l'ont tué... ils l'ont tué!

LA COMTESSE.

Tué! Qui? ton oncle?

JULIA.

Non, pas lui...

LA COMTESSE.

Qui donc, malheureuse?... explique-toi.

JULIA.

Eh bien! quand ils sont venus, il y avait ici un jeune homme...

LA COMTESSE.

Avec toi?

JULIA.

En entendant du bruit, il s'était caché sur ce balcon, et moi, j'étais rentrée dans ma chambre après avoir fermé la fenêtre sur lui... mais voilà son manteau, là, par terre... tout prouve qu'ils l'ont aperçu... ces cris horribles, c'est lui qu'ils menaçaient. Ma tante, ma tante, je vous dis qu'ils l'ont tué!

LA COMTESSE.

Grand Dieu! un tel crime... Mais non, le comte n'aurait pas souffert qu'en sa présence... Ah! pauvre enfant, je te vois si malheureuse que je n'ai la force que de te plaindre... et ta faute est bien grande pourtant.

JULIA.

Hélas! l'amour que j'éprouvais, je n'osais me l'avouer à moi-même... la position de ce jeune homme était si étrange... seul au monde, sans parents, sans avenir, et ce qui vous étonnera bien plus, élevé dans un couvent de Dominicains, d'où il sortait malgré la règle...

LA COMTESSE.

Ah! j'ai mal entendu... Tu ne sais pas la portée de tes paroles, et tu vas me rendre folle comme toi!... Tu dis que ce jeune homme... son nom?... vite, vite, son nom?

JULIA.

Fabio.

LA COMTESSE.

Fabio!... Ah! misérable, sois maudite, toi qui l'as fait venir ici!

JULIA.

Madame...

LA COMTESSE.

Sur ce balcon, c'est là qu'il s'était caché... Ah! prédiction de mon père, était-il donc écrit que tu devais t'accomplir? Oui, tu as raison, ils l'auront découvert, et ces cris de mort... Oh! Policastro était là! il est capable de tout, cet infâme!... Allons, il faut voler à son secours, que faisons-nous ici?

JULIA.

A son secours!... De quel côté?

LA COMTESSE.

Je n'en sais rien, mais Dieu et mon instinct me guideront.

Elles se précipitent vers le fond, le Comte paraît.

SCÈNE VII.

LE COMTE, LA COMTESSE, JULIA.

LA COMTESSE.

Ah! monsieur, d'où venez-vous?... est-ce que vous l'avez tué?

LE COMTE.

Tué! qui?

JULIA, suppliant.

Madame...

LA COMTESSE.

Vous avez reçu ici les révoltés, ne le niez pas, nous en sommes sûres, et nous l'avons appris toutes deux par les cris de mort que vous avez poussés contre un témoin indiscret... que fais-je? contre l'un des conjurés... Ces menaces ont-elles été exécutées?... Répondez, monsieur; pour que ces lieux ne me fassent pas horreur, dites-moi que ce malheureux n'est pas mort!

LE COMTE.

Il vit, madame, et je vous jure que tout mon sang aurait coulé à cette place avant qu'on y répandît une goutte du sien!

JULIA, à part.

Il l'a sauvé!

LA COMTESSE.

Ah! comte, merci pour cette parole; vous ne savez pas de quel poids elle soulage mon cœur!

LE COMTE.

Mais quel intérêt...?

LA COMTESSE.

Ah! l'humanité, l'amour de votre gloire... n'est-ce point assez?... mais c'est de vous maintenant, c'est de vos périls que je veux vous parler... Vous courez à votre perte; à vos yeux l'occasion est favorable, et le succès de cette révolte est assuré. Eh bien! moi je vous dis que les Espagnols l'étoufferont, comme toutes les autres, dans le sang des conspirateurs. Ludovis, tu dis que tu m'aimes encore, au nom de notre amour, renonce à ce rêve généreux, qui nous a déjà coûté tant de larmes, et qui cette fois te coûterait la vie!... implore la justice du nouveau roi en faveur de tes malheureux concitoyens... presse, sollicite, réclame... mais pas de révolte, tu y périrais!... Julia, tombe avec moi aux pieds de ton oncle... supplions-le de veiller sur sa vie, c'est à nous seules qu'elle appartient!

LE COMTE.

Elle appartient d'abord à ma patrie, que j'ai juré de rendre libre!... Julia, oublies-tu que les Espagnols ont tué ton père?... Thécla, ne te souvient-il plus qu'ils nous ont ravi notre enfant? Les cruels m'ont frappé dans ma race, prouvons-leur qu'ils n'y ont rien gagné, tant que j'existe... Punissons le seul crime peut-être qu'il me soit impossible de leur pardonner.

LA COMTESSE.

Eh! qui te dit qu'un jour ce crime ne doit pas être réparé?... Mon fils n'est pas mort, je te l'ai répété bien des fois, je te le dis encore, et c'est Dieu qui te parle par ma voix... jure à ce Dieu

bon que tu ne feras jamais de ton fils un instrument de tes vengeances, et qui sait ? aucun miracle ne lui coûte, il peut te le rendre dans un moment,

LE COMTE.

Thécla, tu t'égaras ; l'espoir que tu m'offres avec tant d'assurance... Ah ! le jour, voici le jour qui paraît !... avec la nuit s'évanouissent les rêves dont tu me berces... je me retrouve en face de la réalité... Femmes, écoutez ; le tocsin va se faire entendre... il va donner au peuple le signal du combat... voyez si c'est l'heure de reculer !

LA COMTESSE, à part.

Rien ! je ne lui dirai rien !

LE COMTE.

Quel silence !... j'écoute, et le jour monte, et aucun bruit ne parvient à mon oreille !... Policastro aurait-il rencontré quelque obstacle ?

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, POLICASTRO.

POLICASTRO.

Alerte, comte, alerte !... nous sommes trahis !

LA COMTESSE.

Déjà !

LE COMTE.

Trahis !... Comment ? Par qui ?...

POLICASTRO.

Par ce misérable qui devait nous conduire au clocher... le traître !... un ami de vingt ans !... Fiez-vous donc aux amis !... Ah ! celui-là, son compte est bon, et si je le retrouve jamais !... Enfin, je suis parvenu à m'échapper ; moins heureux que moi, mon jeune compagnon est resté dans la basse... je le crois homme de cœur, mais avec les tortures qu'il a inventées, le gouverneur ferait parler des statues... Voyons, monsieur le comte, il faut vous mettre en sûreté !

LA COMTESSE.

Malheureux ! voilà votre ouvrage !

LE COMTE.

Ah ! Thécla !...

POLICASTRO.

Sur la rive droite de l'Adda, près de l'embou-

chure du grand canal, nous avons un ami, un pécheur nommé Cristoforo ; sa fille s'est noyée après avoir été déshonorée par le Guatimala... si vous n'êtes pas en sûreté chez lui, il faut renoncer à trouver de la bonne foi chez les hommes. Je vais vous y conduire, mais vous n'y resterez pas long-temps, je l'espère... cela va bien, très-bien !... et d'ailleurs, il est possible que notre jeune recrue refuse de vous nommer.

LE COMTE.

Pauvre jeune homme, c'est bien malgré lui...

POLICASTRO.

Allons, faites vos adieux, et partons.

LA COMTESSE.

Attendez ! attendez !... laissez-moi dire... Ce jeune homme arrêté quand vous avez fui, et conduit chez le gouverneur, où vous dites qu'il est livré à la torture... ne l'avez-vous pas trouvé là, sur ce balcon ?

LE COMTE.

Qui, madame...

LA COMTESSE.

Ah ! horreur !

Elle tombe évanouie sur un fauteuil.

JULIA, se jetant aux genoux de la Comtesse.
Fabio ! Fabio !

LE COMTE.

Évanouie !... mais ce jeune homme... comment savait-elle... ? qui a pu lui dire... ?

JULIA.

Ah ! moi, moi...

LE COMTE.

Comment ?

JULIA.

C'est pour moi qu'il était venu...

LE COMTE.

Tu ne me trompas pas ?

POLICASTRO, entraînant le Comte vers une des portes latérales.

Je les entends... partons !

LE COMTE.

Mais je veux...

POLICASTRO.

Vous vous expliquerez plus tard !... venez, venez !
Ils sortent. Des gardes enfoncent la porte du fond.

ACTE TROISIÈME.

Au château de Milan. Un vestibule précédant les appartemens du duc. Sur le premier plan de gauche, une fenêtre. Le fond est occupé par une galerie dont le côté droit même chez le gouverneur, et l'autre en dehors du palais. Une table avec tout ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE PREMIÈRE.

FABIO, GARDES.

Fabio est assis près de la table. Les gardes se promènent au fond. On entend sonner quatre heures.

FABIO.

Quatre heures... Diable ! je commence à me lasser d'attendre... d'autant plus qu'on m'a donné

là deux gardiens fort peu communicatifs. (*Se levant.*) Ah çà ! pourquoi m'a-t-on ramené ici ?... Le gouverneur voudrait-il m'interroger une seconde fois ?... j'en doute. Est-ce donc pour aller à la mort ? soit ! mais, dans ce cas, on devrait bien me dispenser de faire antichambre... La mort ! ah ! qui m'eût dit que ma dernière sortie du couvent aurait des suites si funestes ?... et que deviendra

ma pauvre mère en apprenant tout ceci ? Elle avait bien raison de craindre... je suis resté vingt-quatre heures de trop à Milan !... Mais aussi comment des hommes qui ont vieilli dans les luttes politiques vont-ils se fier au premier venu ? car, enfin, j'ai été livré pieds et poings liés !... (*Entrée de don Garcias.*) Quelqu'un ?... Allons, je vais connaître mon sort...

SCÈNE II.

FABIO, DON GARCIAS, GARDÉS.

DON GARCIAS, aux Gardes.

Veillez à ce que personne n'approche.

FABIO, à part.

Don Garcias ?... je l'attendais !

DON GARCIAS, qui s'est assis près de la table, après avoir un instant considéré Fabio.

Accusé, je suis commis par Son Excellence monseigneur le duc de Guatimala pour vous interroger une dernière fois.

FABIO.

Je croyais qu'en ce moment les affaires de l'État vous occupaient assez pour que vous n'eussiez pas de temps à perdre ?...

DON GARCIAS, à part.

Où donc ai-je entendu cette voix ? (*Haut, et considérant de nouveau Fabio.*) Vous allez voir qu'en effet nous n'en avons point perdu, car, malgré le silence que vous avez gardé jusqu'ici, nous savons qui vous êtes.

FABIO.

Vraiment ?

DON GARCIAS.

Vous vous nommez Fabio, et vous appartenez au couvent des Dominicains.

FABIO.

Allons ! vous avez une police habile... mais je proteste qu'aucun des membres de la communauté...

DON GARCIAS, l'interrompant.

Ne défendez pas les autres... songez plutôt à vous-même !

FABIO.

Je laisse à ma conscience le soin de me justifier, comme à mon Dieu celui de m'absoudre. Quant à l'arrêt du gouverneur, je le connais avant de l'avoir entendu, et la seule grâce que je vous demande, c'est de voir un instant le prier du couvent où j'ai été élevé... me la refuserez-vous ?

DON GARCIAS.

Je viens vous offrir la vie...

FABIO.

La vie ?

DON GARCIAS.

A une condition.

FABIO.

Quelle est-elle ?

DON GARCIAS.

C'est que vous indiquerez les noms de vos complices.

FABIO.

A cette condition-là, je ne voudrais pas voir ma mère, — que je n'ai pourtant jamais vue !

DON GARCIAS.

Ainsi vous refusez ?

FABIO.

Allez vous adresser au lâche qui m'a livré... il pourra vous répondre.

DON GARCIAS.

Celui que vous désignez ainsi, et qui est un fidèle serviteur du roi d'Espagne, n'avait eu de relations qu'avec Policastro.

FABIO.

C'est précisément mon histoire, et je ne sais pas plus que lui les noms des autres chefs... si toutefois il y en a d'autres.

DON GARCIAS.

Oui, certes, il y en a d'autres ! je ne faisais que le soupçonner, mais maintenant j'en suis convaincu.

FABIO.

Pourquoi cela ?

DON GARCIAS.

Parce que je viens de le reconnaître, beau coureur d'aventures nocturnes ! Nieras-tu qu'avant-hier au soir je t'aie rencontré chez le comte Manzoni ?

FABIO.

Tu l'accuses sur cette preuve ?

DON GARCIAS.

La trouves-tu insuffisante ?

FABIO.

Malheureux ! mais ce n'est pourtant pas à toi d'oublier ce qui m'amenait chez lui...

DON GARCIAS.

L'amour de sa nièce ? prétexte dont je ne suis pas la dupe ! D'ailleurs cette preuve n'est pas la seule, et ce matin, avant le jour, un ordre d'arrestation a été lancé contre la personne du comte... il ne peut nous échapper...

FABIO.

Lui aussi ! Ah ! c'est sa vertu seule qui le désigne à votre vengeance !... Tu renonces donc à la main de Julia ?

DON GARCIAS.

Erreur ! je ne suis pas le maître ici... la mort même du comte ne retomberait pas sur moi, et la comtesse est Espagnole... Julia m'appartiendra...

FABIO.

Jamais, don Garcias, car elle te hait, vois-tu bien ! car c'est moi qu'elle aime, j'en suis sûr !

DON GARCIAS.

Toi ?

FABIO.

Oui, moi, sans fortune et sans nom, elle me préfère à toi, parce que tu n'as pas d'âme ; parce que, si tu étais un noble Castillan, comme tu t'en vantes, après ce qui s'est passé entre nous, tu chercherais à te venger, non avec la hache du bourreau, mais avec l'épée du gentilhomme !

DON GARCIAS.

Vous n'avez rien de plus à me dire ?

FABIO.

Tu n'en as pas encore assez ?

DON GARCÍAS.

Gardez, à moi ! (*Ils accourent.*) Reconduisez le prisonnier à la tour.

Parait Simonetta conduit par des gardes.

FABIO.

En attendant l'exécution sans doute ?

DON GARCÍAS.

Le gouverneur en décidera.

FABIO.

Bien. (*A part.*) O ma mère ! ô Julia ! pour vous mon dernier vœu. (*Aux Gardes*) Marchons !

En se dirigeant vers le fond, il se trouve face à face avec Simonetta, qui s'est avancé jusqu'au milieu du théâtre.

SIMONETTA, *jetant un cri étouffé.*

Ah !...

Fabio s'éloigne sans manifester aucune surprise.

SCÈNE III.

DON GARCÍAS, SIMONETTA, GARDES au fond.

DON GARCÍAS.

Vous connaissez cet homme ?

SIMONETTA.

Moi ? nullement... par exemple !

DON GARCÍAS, *s'asseyant.*

Allons, c'est bien... Écoutez-moi.

SIMONETTA.

Parlez, monseigneur, car j'ai hâte de connaître les motifs d'une arrestation... qui m'étonne...

DON GARCÍAS.

Ah ! elle vous étonne ?

SIMONETTA.

Au dernier point ! pardonnez à cette brusque franchise...

DON GARCÍAS.

La mort du roi d'Espagne et les événements de cette nuit ont mis en grand émoi le populaire.— Vous le savez ?

SIMONETTA.

Oui, oui... c'est-à-dire non, non... mais puisque vous me l'assurez, je le crois,

DON GARCÍAS.

Il se pourrait que la bourgeoisie voudût s'allier aux mécontents pour tenter une révolte, et comme vous êtes le chef des marchands, nous nous sommes assurés de votre personne, afin de vous garder par devers nous comme otage... C'est une mesure de précaution, vous comprenez ?

SIMONETTA.

Et si, malgré cela, les bourgeois allaient vouloir se montrer ?

DON GARCÍAS.

Alors vous répondriez pour eux, c'est tout simple, et vous seriez probablement pendu !

SIMONETTA, *d part.*

Eh bien ! soyez donc tête de colonne, après cela !

DON GARCÍAS.

Mais ce n'est pas tout...

SIMONETTA.

Comment ! c'est pourtant bien suffisant !

DON GARCÍAS.

Nous avons promis vingt mille ducats à celui qui livrera le comte Manzoni, accusé du crime de haute trahison... Son Excellence le duc de Guatemala, pensant avec raison que cette capture intéresse la sûreté générale, a décidé que les vingt mille ducats seraient levés sur les bourgeois de Milan, à titre d'impôt extraordinaire...

SIMONETTA, *d part.*

Très-extraordinaire, en effet !

DON GARCÍAS.

Mais nous avons besoin de cette somme aujourd'hui même... et le gouverneur a jeté les yeux sur vous pour effectuer l'emprunt dont il s'agit.

SIMONETTA, *d part.*

Merci de la préférence ! (*A don Garcías.*) Vingt mille ducats ! mais c'est énorme, monseigneur !... Je ne saurais sur-le-champ réunir une pareille somme... les capitaux sont rares par le temps qui court ! Son Excellence le gouverneur ne doit pas ignorer que depuis la banqueroute du feu roi...

DON GARCÍAS.

Hein ?

SIMONETTA.

Je veux dire qu'à l'étranger nous ne trouvons plus d'argent sur notre signature.

DON GARCÍAS, *se levant.*

Eh ! tout cela nous est fort égal !... Faites un appel à vos confrères ; arrangez-vous comme il vous plaira ; mais il nous faut cette somme, il nous la faut ! entendez-vous ?... Les vingt mille ducats ou la prison... choisissez !

SIMONETTA.

La prison ?

DON GARCÍAS.

Oui, ici dessous, un cachot très-frais... il n'y a que cent vingt marches à descendre. Mais nos finances étant en fort mauvais état, vous concevez que nous ne nous amusons pas à nourrir nos prisonniers...

SIMONETTA.

C'est-à-dire qu'il faudrait y mourir de faim !

DON GARCÍAS.

Les choses n'iront pas jusque là... vous êtes trop sage... (*Entre un Officier venant du dehors.*) Gaétano !... eh bien ! quelles nouvelles ? cette proclamation qui promet vingt mille ducats à celui qui livrera Manzoni... ?

GAÉTANO.

Elle est affichée, monseigneur ; mais de toutes parts on la déchire, et nous n'avons rien appris encore sur la retraite du comte...

DON GARCÍAS, *d lui-même.*

Rien ! rien !... il faut pourtant en finir avec cet homme, qui a si mal payé notre bienveillance... Son arrestation est importante : elle paralyserait les efforts de la révolte... Voyons ! que le gouverneur sache du moins ce qui se passe... (*A Simo-*

natta.) Je vous laisse un quart d'heure pour réfléchir, mon maître... Vous avez parfaitement compris, n'est-ce pas ? il est inutile de vous répéter...

SIMONETTA.

Non, non... ne vous donnez pas cette peine....
DON GARCIA, *en sortant.*

Gardez, veillez sur cet homme jusqu'à mon retour...

Il s'éloigne, suivi de Gaetano, par le côté droit de la galerie. Dans le courant de la scène, on a relevé les sentinelles.

SCÈNE IV.

SIMONETTA, POLICASTRO, *sous l'uniforme des Gardes.*

SIMONETTA, *à lui-même.*

On les vingt mille ducats ou la prison, et quelle prison !... j'ai fort bien compris : si j'entre dans celle-là, je n'en sortirai plus, j'y mourrai !... D'un autre côté, si j'ai le malheur de lâcher les vingt mille ducats, je ne les reverrai jamais, je serai ruiné !... Que faire, mon Dieu ! que faire ?...

Pendant ce monologue, Policastro s'est insensiblement rapproché de Simonetta. L'autre garde continue de se promener au fond.

POLICASTRO, *à Simonetta, tout en marchant.*
Refuser l'argent !

SIMONETTA, *se retournant.*

Hein ? (*Reconnaissant Policastro.*) Ciel !
Polic....

POLICASTRO, *lui faisant signe de se taire.*
Chut !

SIMONETTA.
Comment ! vous ici ?

POLICASTRO.
Cela vous étonne ?

SIMONETTA.
Rien de m'étonne de votre part....
POLICASTRO.

Je me suis engagé dans les arquebusiers suisses, jolie troupe ! afin d'observer, d'entendre, et de profiter des occasions, s'il y a lieu... Est-ce que vous n'approuvez pas cette idée ?...

SIMONETTA.

Si, si, vraiment ! au contraire, j'aime cela, moi... j'aime les gens qui ne doutent de rien.

POLICASTRO, *toujours allant et venant.*

Ah ! j'ai eu grand tort de me fier à d'autres qu'à moi... aussi maintenant j'agirai seul, et si je trouve moyen d'approcher du gouverneur et de m'emparer de sa personne... Malheureusement ce sont les Espagnols qui font le service auprès de lui.... mais il ne faut qu'un moment, et je le guette !

SIMONETTA, *à part.*

Voilà un enragé !

POLICASTRO.

Ah çà ! et vous, j'aime à croire que vous refuserez ce qu'on vous demande ?... ce n'est pas que

je craigne pour le comte : il est en sûreté. Dieu merci ! mais enfin vous ne pouvez donner de l'or aux suppôts de la tyrannie ; ce serait leur fournir des armes contre nous...

SIMONETTA.

C'est aussi la réflexion que je me suis faite.... cependant, vous l'avez entendu, si je n'obéis pas tout-à-l'heure, j'irai mourir au fond d'un cachot...

POLICASTRO.

Tant mieux ! une victime de plus ! cela ne peut qu'assurer le triomphe de notre cause.

SIMONETTA.

Vous en parlez à votre aise ! on voit bien que cela ne vous regarde pas !... et ma femme, et mes enfans, et mes échéances donc... ?

POLICASTRO.

Tout tombe devant l'intérêt sacré du pays ! d'ailleurs, soyez tranquille ; les choses ne peuvent durer long-temps ainsi ; la ville s'agite, et bientôt...

SIMONETTA.

Non, non, c'est trop chanceux.... je préfère donner les vingt mille ducats !

POLICASTRO.

Ah ! voilà comme vous entendez votre devoir ! Eh bien ! le danger ne m'arrête pas, moi... Dans un instant, quand on viendra chercher votre réponse, je serai là... et si elle n'est pas conforme à ce que veut l'honneur, cette arquebuse fera justice d'un traître !...

SIMONETTA, *terrifié.*

Grand Dieu ! (*A part.*) C'est qu'il est bien capable d'exécuter sa menace !

Entrent la Comtesse, Julia et le Prieur.

POLICASTRO, *à Simonetta, en les apercevant.*
La comtesse ! Julia !... Silence ! je ne veux pas être reconnu devant mon camarade.
Il réentre le théâtre, en ayant soin d'éviter leurs regards.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LA COMTESSE, JULIA, LE PRIEUR.

LA COMTESSE, *au Prieur.*

O mon père ! je sens la force qui m'abandonne !
LE PRIEUR.

Du courage, madame ! voici l'instant d'en avoir !...

LA COMTESSE, *apercevant Simonetta.*

Vous, monsieur, vous aussi, vous êtes venu ?...
SIMONETTA.

Oui, madame... ou plutôt on m'a amené...

LA COMTESSE et JULIA.

Arrêté ?

SIMONETTA.

Hélas, oui !

LA COMTESSE.

Et pourquoi, mon Dieu ?

SIMONETTA.

Pour deux motifs.... D'abord par mesure de

précaution..... on redoute mon influence..... en suite...

LA COMTESSE.

Eh bien ?

Don Garcias et Gaetano paraissent dans la galerie.

SIMONETTA.

Voici quelqu'un... séparons-nous.

Il s'éloigne de la Comtesse et de Julia.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, DON GARCIAS.

DON GARCIAS, à Gaetano.

Que cette seconde proclamation soit publiée à son de trompe... Allez !

Gaetano sort par la gauche.

LA COMTESSE et JULIA.

Don Garcias !

DON GARCIAS, les apercevant.

Que vois-je ?

LA COMTESSE, se précipitant à sa rencontre.

Ah ! monsieur, vous serez notre sauveur ! vous nous entendrez, n'est-ce pas ?

DON GARCIAS, froidement.

Dans un instant, madame... permettez...

JULIA, à part.

O mon Dieu ! quelle froideur !

DON GARCIAS, à Simonetta.

Eh bien ! mon maître, avez-vous réfléchi ?

SIMONETTA.

Croyez-vous qu'il y ait un quart d'heure ?

DON GARCIAS.

Eh ! qu'importe ? vous avez eu le temps ! voyons, que décidez-vous ?

SIMONETTA.

Monseigneur, je... (*PolICASTRO frappe sur la batterie de son arquebuse.*) Je refuse !

DON GARCIAS.

Quoi ! ne craignez-vous donc ni le cachot ni la mort ?

SIMONETTA.

Si, si, si, au contraire ! (*Sur un nouveau geste de PolICASTRO.*) Non, non, non, je me trompe... prenez ma tête !

DON GARCIAS.

Alors, au nom du gouverneur, je vous fais prisonnier !... Gardes, emparez-vous de cet homme !

POLICASTRO, poursuivant Simonetta.

Marchez donc plus vite... c'est pas là...

Ils sortent.

SCÈNE VII.

DON GARCIAS, LA COMTESSE, JULIA, LE PRIEUR.

LA COMTESSE, à don Garcias.

Oh ! maintenant, monsieur, veuillez écouter ma prière !

DON GARCIAS, l'interrompant.

Je prévois ce que vous allez me demander, madame... mais il ne dépend pas de moi de faire cesser les poursuites dirigées contre votre mari...

LA COMTESSE.

Ah ! monsieur, ce n'est pas pour lui que je tremble le plus !

DON GARCIAS.

Pour qui donc ?

LA COMTESSE.

EN bien ! cette nuit, dans la cathédrale, un jeune homme a été surpris, arrêté...

DON GARCIAS.

Vous le connaissez ?

LA COMTESSE.

Ah ! c'est un enfant que nous avons vu grandir, un ami de notre famille !

LE PRIEUR.

Hélas ! il est mon élève, et je suis sûr que c'est bien malgré lui qu'il a trempé dans cette conspiration...

DON GARCIAS.

Qu'il le prouve donc, en nommant ceux qui l'ont fait agir...

LA COMTESSE.

Une lâcheté ?... il n'y consentira jamais !

JULIA.

Sauvez-le, monsieur ! sauvez-le !

DON GARCIAS.

Vous aussi, mademoiselle ?... L'irritation du gouverneur est au comble...

LA COMTESSE, vivement.

Alors, monsieur, conduisez-moi près de lui... venez ! je lui parlerai, moi !

DON GARCIAS.

C'est impossible, madame.

TOUS.

Impossible !

DON GARCIAS.

Son Excellence a donné l'ordre exprès de ne laisser arriver personne jusqu'à elle...

LA COMTESSE, à part.

Sortir d'ici sans avoir vu le gouverneur... oh ! non, non, je l'attendrai là !

Elle s'assied. Julia s'approche d'elle.

DON GARCIAS, prenant le Prieur à part.

Eloignez-les d'ici, mon père, si vous ne voulez pas qu'elles soient témoins de son supplice ! (*Montrant la fenêtre.*) L'échafaud se dresse là, sur cette place !

LE PRIEUR.

Qu'entends-je ?

DON GARCIAS, à part, en sortant.

Elle l'attend !...

SCÈNE VIII.

LA COMTESSE, JULIA, LE PRIEUR, puis POLICASTRO.

LE PRIEUR, à lui-même.

Pauvre enfant ! lui mourir !

LA COMTESSE.

Mon Dieu ! mon Dieu ! donnez-moi donc un moyen de le sauver !...

POLICASTRO, paraissant.

Libre enfin !

LA COMTESSE, l'apercevant.

Ah !... toujours, toujours cet homme !

POLICASTRO.

Qu'êtes-vous venue faire ici ?

LA COMTESSE.

Tu me le demandes, toi qui nous as perdus tous ?...

POLICASTRO.

Oh ! trêve aux récriminations, de grâce ! elles n'arrangeraient rien... Vous venez intercéder sans doute en faveur de votre mari ; mais c'est inutile, croyez-moi... sa retraite est sûre, et je connais Cristoforo, il ne livrerait pas le comte, quand le gouverneur payerait sa tête de tout l'or qu'il nous a volé, ce qui n'est pas peu dire ! aussi malgré leur nouvelle proclamation...

TOUS.

Une proclamation nouvelle ?

POLICASTRO.

Oui, l'offre de vingt mille ducats n'ayant produit aucun résultat, le duc promet d'octroyer un blanc-seing au dénonciateur du comte, c'est-à-dire telle récompense qui sera demandée en échange de sa personne...

JULIA et LE PRIEUR.

Ciel !

LA COMTESSE.

Il a promis cela ?

POLICASTRO.

Sur sa parole de duc, et il le tiendrait... mais d'ici à demain nous aurons triomphé !... Soyez sans crainte pour votre mari... que diable ! ce n'est ni vous ni moi qui pouvons le trahir !

LA COMTESSE, à part.

Un blanc-seing ! c'est-à-dire la vie d'un homme !

Bruit au dehors.

POLICASTRO.

Adieu ! j'entends le bruit de la foule qui se rassemble, et ma place n'est plus ici !

Il sort en courant.

SCÈNE IX.

LA COMTESSE, JULIA, LE PRIEUR.

LA COMTESSE.

La foule, a-t-il dit ? la foule... (Se dirigeant vers la fenêtre.) Mais quel est donc le spectacle qu'on lui prépare ?

LE PRIEUR, la retenant.

Madame !...

LA COMTESSE.

Laissez-moi voir, mon père ! laissez-moi passer !... Un échafaud !...

JULIA.

Pour Fabio !...

LA COMTESSE, à part.

Pour lui... pour mon fils ! oh ! non ! non !... Il ne mourra pas !...

Elle se met à la table et écrit.

JULIA, à elle-même.

Oui, oui... ce sacrifice... il le faut !... (Au Prieur.) Accompagnez-moi, mon père ; c'est le ciel qui m'inspire... je le sauverai !

LE PRIEUR.

Vous ! comment ?

JULIA.

En lui sacrifiant mon amour... Venez ! venez !
Ils sortent.

SCÈNE X.

LA COMTESSE, puis GAETANO.

LA COMTESSE, feignant d'écrire et jetant les yeux autour d'elle.

Oh sent-ils ?... partis ?... ah ! tant mieux !... (Elle sonne ; Gaetano se présente.) Cette lettre au gouverneur... vite, allez !... (après une pause) Fabio ! Mon Dieu ! maudissez-moi, mais qu'il vive !... c'est mon sang, vous le savez, que j'eusse voulu donner pour lesien !... Oh ! mais Policastro l'a dit, demain la révolte aura triomphé... oui, oui... et là, dans un instant, mon enfant... (Elle s'est approchée de la fenêtre.) Oh ! cet échafaud... toujours, toujours debout !... et cette foule immobile, foule barbare !... pas un cri, pas un murmure... elle attend !... mais on ne brisera donc pas ces instruments de mort ?... O mon Dieu ! mon Dieu ! aurais-je fait deux victimes ? (Clameurs au dehors. Elle revient vivement à la fenêtre.) Ah ! ce n'est pas un rêve, une illusion... je vois, je comprends, j'existe !... voilà les gens du gouverneur qui abattent l'échafaud ! (Tombant à genoux.) Merci, mon Dieu ! merci !...

SCÈNE XI.

LA COMTESSE, GAETANO, un papier à la main.

LA COMTESSE, courrant à lui.

Ah ! pour moi... donnez ! donnez !... (Après avoir lu.) Scurs ! Mon Fabio ! mon fils !... (à Gaetano.) Ecoutez !... Vous allez faire préparer des chevaux, sans retard... en même temps vous commanderez l'escorte qui doit accompagner la voiture jusqu'à Verceil... Allez, monsieur, allez !

GAETANO.

Vous n'avez rien de plus à m'ordonner ?

LA COMTESSE.

Non... seulement, quand tout sera prêt, c'est ici que vous viendrez... il y sera...

Gaetano sort.

SCÈNE XII.

LA COMTESSE, puis FABIO.

LA COMTESSE.

Oui, oui, qu'il parte... le duc l'exige... et moi, oh ! je le veux aussi !... je vais donc lui dire adieu pour toujours... il me quittera sans que je me fasse connaître, et le nom de mère, ce nom si doux à entendre, je mour ai sans qu'il me l'ait donné !

FABIO, entrant.

Libre, ont-ils dit ? je suis libre ?... Oh ! mais c'est un prodige ! (*Voyant la Comtesse.*) Quelqu'un... toi, nourrice?... Ah ! je comprends ! je comprends !

LA COMTESSE.

Fabio !

FABIO.

Oh ! c'est à toi que je dois la vie, n'est-ce pas ? c'est toi qui m'as sauvé ?... Mais ce costume... ah ! je devine encore, tu l'as pris pour arriver jusqu'à moi, et tu as bien fait, car on n'écoute pas les malheureux !... Mais comment le duc a-t-il consenti à pardonner ? Qu'as-tu dit ? qu'as-tu fait ? parle !

LA COMTESSE.

Laissez-moi jouir à mon aise du bonheur de vous voir... vous saurez assez tôt... Ah ! pauvre enfant ! à quelle extrémité m'avez-vous réduite ! quelle faute avez-vous commise !... Elle a eu pour vous des suites si fatales que je n'ai pas la force de vous la reprocher... mais votre rançon m'a coûté bien cher !

FABIO.

Que veux-tu dire ?

LA COMTESSE.

Ne m'interrogez pas... vous vivrez ! voilà ce qui vous importe... le reste, c'est à moi seul de m'en occuper... mais il faut fuir ces lieux maudits, les fuir sur-le-champ... Dans quelques minutes on va venir vous chercher...

FABIO.

Hélas !

LA COMTESSE.

Est-ce ainsi que vous accablerez la liberté, la vie ?... que regretterez-vous donc à Milan ?... Ah ! oui, j'oubliais... mais soyez tranquille... elle vous rejoindra !

FABIO.

Nourrice, de qui parlez-tu ? je ne te comprends pas.

LA COMTESSE.

Si fait, si fait !... vous me comprenez à merveille, et c'est mal de ne pas avoir eu plus de confiance en moi, nous aurions peut-être évité bien des malheurs !... Allons, vous n'avez que des sujets de joie ; vous voyez que je ris, Fabio, faites comme moi... soyez heureux !

FABIO.

Ah ! quand même j'accepterais l'espoir dont tu me flattes, puis-je partir heureux, quand je m'exile, quand je vois ma patrie menacée de nouveaux désastres, quand le plus noble de ses enfans peut-être va me remplacer sur un échafaud ?

LA COMTESSE.

Comment ?

FABIO.

Oui, ceux qui viennent d'ouvrir mon cachot n'ont pas voulu que ma joie fût de longue durée, ils m'ont bien vite brisé le cœur par cette fatale nouvelle, l'arrestation du comte Manzoni !

LA COMTESSE.

Vous vous intéressez à lui ? vous le connaissez donc ?

FABIO.

Il y a quelques jours, sur le pont du Naviglio, je lui ai sauvé la vie.

LA COMTESSE.

O Providence !

FABIO.

Et depuis, je l'ai assez vu, nourrice, pour pouvoir apprécier en lui le meilleur, le plus généreux des hommes ; tiens, il y a une heure, à cette place, on m'offrit la vie, si je consentais à l'accuser... mais ce n'est pas moi qui l'aurais trahi !... Un misérable, séduit sans doute par l'appât de l'or, a livré sa retraite au gouverneur. Ah ! quel que soit cet infâme, malheur, malheur sur lui !

LA COMTESSE.

Fabio, vous ne savez pas qui vous accusez, et vous ne pouvez lire dans le cœur du coupable... taisez-vous, taisez-vous !

FABIO.

Que je me taise !... Ah ! si le délateur est dans ce palais, puisse ma voix percer ces murailles pour arriver jusqu'à lui... Malédiction sur cet ami perfide en qui Manzoni devait se fier, et qui lui a donné le baiser de Judas ! s'il a des enfans, que ses enfans le méprisent, que Dieu le frappe dans tout ce qui lui est cher ; que son nom soit rendu public et voué à l'exécration de l'Italie et de la postérité !

LA COMTESSE.

Assez, assez ! je ne puis entendre ces horribles paroles, elles me déchirent le cœur, elles me donnent le vertige !

FABIO.

Nourrice, qu'est-ce donc ? que signifie...

LA COMTESSE.

C'est moi qui ai livré le comte Manzoni !

FABIO.

Je ne te crois pas ; tu es folle !

LA COMTESSE.

Tuez-moi ; j'ai dit la vérité !

FABIO, avec horreur.

O mon Dieu ! mon Dieu !

LA COMTESSE.

Mon crime est affreux... allez, je le sais mieux que vous, et vous ne pouvez encore en apprécier toute l'horreur... mais fusse-je mille fois condamnée par Dieu et par les hommes, vous, Fabio, vous devriez peut-être m'absoudre, car si j'ai livré le comte, c'était afin de vous sauver!... Savez-vous que votre échafaud se dressait là, sur cette place, et qu'il n'y avait que ce moyen de le renverser?... Vous n'avez pas d'amis à Milan, vous? vous périssiez sans que personne prit votre défense... et Manzoni, nous avons devant nous vingt-quatre heures, c'est plus qu'il n'en faut pour le délivrer!

FABIO.

Et sur cet espoir-là vous avez livré sa tête!... Ah! pensée de l'enfer, pourquoi ne l'avoir pas repoussée?...

LA COMTESSE.

Est-ce que je le pouvais, malheureux?... est-ce que je pouvais te laisser mourir?... Fabio, regarde-moi, mon secret m'échappe... Un crime pareil à celui que j'ai commis ne peut être inspiré que par la nature; elle a crié dans mon cœur: ne parle-t-elle pas au tien? ne te dit-elle pas que je suis ta mère?

FABIO.

Ma mère!... Vous, ma mère!... Ah! que Dieu vous juge, moi je ne puis que vous plaindre et que vous embrasser!

LA COMTESSE.

Tu me pardonnes donc?... je ne te fais pas horreur?

FABIO, la conduisant à un fautaill.

Que dites-vous?... Ah! c'est à vous de me pardonner des paroles impuées... Ma mère! toi, nourricelle... et je ne le devinais pas!... Ah! quelle autre qu'une mère m'eût témoigné tant d'amour? Mais parlez, expliquez-moi le mystère de votre vie et de la mienne.

SCÈNE XIII.

LES MÈRES, POLICASTRO, puis GAETANO,
suivi de Gardes.

POLICASTRO, paraissant dans la galerie:

Que vois-je?... Ah! je saurais tout!

Il se cache à droite, aussitôt les gardes et Gaetano se présentent au fond.

LA COMTESSE, les voyant entrer.

O mon Dieu! déjà!

FABIO.

Qu'y a-t-il?

GAETANO.

C'est vous que je viens chercher, monsieur; la voiture est en bas; il faut partir.

FABIO.

Partir!... non, non, je ne pars pas... je reste ici.

LA COMTESSE.

Ah! malheureux! que dis-tu?

FABIO.

Avez-vous donc pensé que je profiterais du moyen de salut qui m'est offert, que j'accepterais la liberté, maintenant que je sais tout?... Ah! je n'ai pu malheureusement empêcher que le sacrifice ne fût consommé... Ce que vous avez fait, ma mère, Dieu, qui pèse les actions humaines, pas plus que moi, n'osera le condamner sans doute; mais si j'y souscrivais, voyez-vous, ce serait une lâcheté, une lâcheté insigne, et votre fils ne veut pas d'une existence déshonorée!... (Se tournant vers les Gardes.) Qu'on me ramène à la tour.

LA COMTESSE.

Juste ciel!

GAETANO.

L'ordre de Son Excellence est formel, et s'il le faut, je l'exécuterai par la force.

FABIO.

Ah! malheur, malheur!

GAETANO, aux Gardes.

Vous m'avez entendu, qu'on entraîne ce jeune homme!

Les gardes se jettent sur Fabio.

FABIO.

Adieu, ma mère! soyez heureux; moi, je ne demande plus qu'à mourir!

Fabio sort emmené par les gardes.

SCÈNE XIV.

LA COMTESSE, puis POLICASTRO.

LA COMTESSE, se dirigeant vers le fond.

Fabio! mon Fabio!

POLICASTRO, paraissant.

Arrêtez!

LA COMTESSE.

Policastro!

POLICASTRO.

Oui, Policastro, qui allait vous maudire et qui n'en a plus le courage... Sa mère! vous êtes sa mère!... Ah! je comprends tout, je comprends... pauvre femme!... Mais maintenant que la mère a fait son devoir, l'épouse veut-elle remplir le sien?

LA COMTESSE.

Oh! dut-elle y périr!... conseille-moi; que faut-il faire?

POLICASTRO.

Délivrer le comte ou périr avec lui. Je vous ai dit que tout était prêt pour la révolte, que demain elle aurait triomphé... qu'elle éclate cette nuit même! et comme il faut le nom de Manzoni pour rallier

nos Milanais, prenez un drapeau et marchez à notre tête... Je me charge, moi, d'expliquer votre crime à toutes les mères, et elles se lèveront pour vous justifier!... Hésitez-vous, madame?

LA COMTESSE.

Je suis prête!

POICASTRO, l'entraînant.

Aux armes donc! aux armes!

ACTE QUATRIÈME.

Le préau de la prison ducale. À droite, une porte cachée dans la muraille; une autre porte à gauche; tout auprès, une fenêtre grillée.

SCÈNE PREMIÈRE.

SIMONETTA, GREGORIO, Gardes au fond.

Au lever du rideau, Simonetta se promène de long en large. La porte de droite s'ouvre, deux gardes paraissent, poussent Gregorio en scène, et se retirent en fermant la porte. Gregorio porte une robe de moine.

GREGORIO, se débattant.

Mais quand je vous dis que vous vous trompez... Ah! bien oui, ils ne m'écoutent seulement pas... Et moi qui croyais échapper sous cet habit à l'infertile tapage qui se fait dans la ville.

SIMONETTA.

Un moine!

GREGORIO.

Ah! cet homme est sans doute celui dont on m'a parlé.

SIMONETTA, saluant.

Mon frère...

GREGORIO.

Hélas! maître, je ne suis pas ce que vous croyez...

SIMONETTA.

Eh! mais, je ne me trompe pas, vous êtes le portier du couvent des Dominicains... Quel hasard vous amène donc ici?

GREGORIO, à part.

Comment, l'infortuné ne sait donc rien?... (Haut.) Tout-à-l'heure, mon maître, en traversant la place, j'ai été saisi, c'est le mot, par deux soldats espagnols, qui, trompés par cette robe, m'ont dit qu'on réclamait mon ministère pour...

SIMONETTA.

Ah! mon Dieu! j'ai peur de vous comprendre... achevez.

GREGORIO.

Pour un malheureux qui, dans une heure, doit être exécuté.

SIMONETTA.

C'est fait de moi!... mon dernier moment est venu... (Il se promène avec agitation, Gregorio le suit.) Et c'est un moine qu'ils ont cru saisir en vous?... Mais vous ont-ils dit si le malheureux dont il s'agit doit être pendu ou décapité?

GREGORIO.

Cette question me paraît oiseuse.

SIMONETTA.

Du tout! du tout!... (À part.) On décapite les nobles, et on pend les bourgeois. (À Gregorio.) Êtes-vous instruit sur ce point?... veuillez me répondre.

GREGORIO.

Attendez... je ne me rappelle pas trop. (À part.) Il tient beaucoup au genre de mort; je ne vois pas pourquoi... mourir pour mourir, à moins que ce ne soit de vieillesse...

SIMONETTA.

Eh bien?

GREGORIO.

Eh bien! décidément, je crois qu'ils ont dit: pendu!

SIMONETTA.

O by té! je suis un homme mort!

Il tombe accablé sur un banc.

GREGORIO.

Allons, maître, du courage!

SIMONETTA.

Ah! ce n'est pas ce qui me manque... mais je viens de passer quinze heures dans un cachot, sans boire ni manger!

GREGORIO.

Sans boire ni manger!... Pauvre homme, remettez-vous... (lui présentant une gourde) et prenez un peu de consolation.

Simonetta repousse la gourde, Gregorio avale quelques gorgées.

SIMONETTA.

Je m'explique tout maintenant: on accorde aux condamnés ce qu'ils désirent, c'est pour cela qu'on m'a donné de l'air et promis du pain; qu'on vient de m'accorder un laissez-passer pour ma femme... Cela ne peut pas me suffire... je veux la vie; je donne les vingt mille ducats!

GREGORIO.

Vingt mille ducats!

SIMONETTA.

C'est le prix qu'ils mettent à ma rançon; je les

ai offerts cette nuit, mais on m'a ri au nez, en me disant : Il est trop tard !

GREGORIO.

Ah çà ! vous êtes donc le plus riche particulier de la ville ?

SIMONETTA.

De mon vivant, j'étais marchand de soieries, et l'on m'appelait Jean Simonetta...

GREGORIO.

Maitre Simonetta... (*On ouvre la porte de droite. Simonetta effrayé, tombe à genoux ; Gregorio étend les mains sur lui.*) Repentez-vous ! repentez-vous !

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE COMTE, GAETANO.

GAETANO, au Comte.

Vous avez demandé un moine de l'ordre des Dominicains, il est ici.

Il se retire.

SIMONETTA, se relevant, à part.

C'est pour ce pauvre comte... Ah ! cela me fait bien de la peine, mais, ma foi, je n'en suis pas fâché. (*Haut.*) Monsieur le comte...

LE COMTE.

Je suis à vous. (*À Gregorio.*) Approchez : êtes-vous en effet du couvent des Dominicains ?

GREGORIO.

Hélas ! monseigneur, je n'en suis, ou plutôt, je n'en étais que le portier ; c'est par erreur...

LE COMTE.

Ah ! c'est vous, bon Gregorio... n'importe : entouré d'ennemis dont je ne dois attendre aucun service, j'avais fait appeler un Dominicain pour lui confier une mission sacrée... ces tablettes contiennent mes dernières volontés... promettez-moi de les remettre à ma nièce Julia, la fille du marquis Ottavio Manzoni.

GREGORIO.

Vos intentions seront remplies... (*À part.*) Celui-là n'a pas peur, au moins !

Il sort. Le Comte s'assied sur un banc.

SIMONETTA, au Comte.

On disait votre retraite si sûre...

LE COMTE.

Vous voyez que j'ai été livré.

SIMONETTA.

Savez-vous par qui ?

LE COMTE.

Le savez-vous vous-même ?

SIMONETTA.

Comment voulez-vous que dans cette prison...

LE COMTE, se levant.

C'est vrai.

SIMONETTA.

Vous avez vu le gouverneur ?

LE COMTE.

Oui.

SIMONETTA.

Et... ?

LE COMTE.

Et la sentence doit être exécutée ce matin...

SIMONETTA.

Grand Dieu !

LE COMTE.

Ne me plaignez pas... ma mort sera peut-être plus utile que mon existence à la cause de la patrie... D'ailleurs, j'ai trop appris à connaître ce monde que je vais quitter ; je sais combien tout y est faux et menteur... comment on s'y joue des affections les plus saintes... et je ne laisse ici-bas personne que je regrette...

SIMONETTA.

Personne ?

LE COMTE.

Je n'ai plus de fils pour pleurer sur ma cendre et pour faire revivre mon nom...

SIMONETTA.

Mais il vous reste une épouse!.... madame la comtesse....

LE COMTE.

La comtesse?... ah ! qu'on ne me rappelle pas ce souvenir ! qu'on ne rouvre pas la plus cruelle de mes blessures !... je ne veux pas la voir... je veux mourir sans lui parler !...

Entre une femme voilée conduite par Gaetano.

SIMONETTA.

Où vient... calmez-vous !

LE COMTE.

Une femme !

SIMONETTA.

Ah ! oui, c'est la mienne sans doute... (*Le Comte retombe pensif sur le banc. La femme voilée remet un papier à Gaetano, qui se retire. Simonetta remonte la scène.*) Mais non... ce n'est pas là dame Marguerite!... Qui donc a pris sa place ?

LA COMTESSE, levant son voile.

Moi... silence!... laissez-nous !

Simonetta s'éloigne tout stupéfait par le fond.

SCÈNE III.

LE COMTE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, courant à son mari.

Ludovic ! mon Ludovic !

LE COMTE.

C'est vous ?...

LA COMTESSE.

Est-ce que tu ne m'attendais pas ?

LE COMTE.

Je vous croyais partie de Milan...

LA COMTESSE.

Moi!... quel est cet accueil?... tu m'en veux d'avoir tardé, n'est-ce pas?... mais c'est qu'il fallait avant tout songer à ta délivrance...

LE COMTE.

C'est là ce qui vous a retenue?

LA COMTESSE.

Et je t'apporte la vie, entends-tu bien?

LE COMTE.

La vie?

LA COMTESSE.

Laisse-moi rassembler mes idées... j'ai tant de choses à te dire..... et depuis deux jours j'ai tant souffert!

LE COMTE.

Remettez-vous...

LA COMTESSE.

C'est par un subterfuge et sous le nom d'une autre que j'ai pu arriver jusqu'à toi..... Parlons bas... tout serait perdu si nos projets pouvaient être soupçonnés! Hier, au moment de ton arrestation, je voulais, aidée de Policastro, soulever la ville en ta faveur... mais tes amis ont craint que, pendant qu'ils se battraient dans les rues, on ne t'immolât dans ta prison, et voici le plan qu'ils ont arrêté..... Avant une heure, on doit te faire quitter la tour pour te conduire à l'endroit où sont déjà préparés les instrumens de ton supplice... Il y aura une haie de gardes sur ton passage..... derrière eux, nos amis se seront placés... au coup de neuf heures, tu agiteras en l'air ton chapeau, en criant: Vive l'indépendance! A ce cri, les Espagnols tomberont terrassés, et tu seras libre, mon Ludovic! tu seras sauvé!

LE COMTE.

C'est bien.

LA COMTESSE.

Tu n'oublieras pas le signal?

LE COMTE.

Je puis l'oublier... je ne le donnerai pas!

LA COMTESSE.

Que dis-tu?

LE COMTE.

Je dis, Thécla, que j'ai vécu trop d'un jour, et que je ne tiens plus à la vie depuis que vous m'avez si indignement trompé!

LA COMTESSE.

Moi, Ludovic?

LE COMTE.

Oh! la haine de mes ennemis est ingénieuse à me torturer le cœur... le duc a vu que je mourrais tranquille, et sa rage n'y trouvait pas son compte!... Reconnaiss-tu l'écriture de ce billet qu'il a glissé dans ma main?

LA COMTESSE.

Ma lettre!... le misérable!

LE COMTE.

Quel est-il donc ce Fabio, pour qui vous avez

LA COMTESSE.

livré votre époux?... Ah! je n'ai pas été la dupe du généreux dévouement de ma nièce... c'est en vain qu'elle s'est accusée, la noble enfant! Ce Fabio, c'est cet inconnu qu'on a trouvé chez vous, la nuit, caché... votre amant enfin!

LA COMTESSE.

Ah! que Dieu te pardonne! c'est mon fils!

LE COMTE.

Votre fils?

LA COMTESSE.

Le nôtre!... cet enfant disparu il y a dix-huit ans, et que je t'avais ravi moi-même...

LE COMTE.

Ah! dis-tu vrai?

LA COMTESSE.

Oui, cet enlèvement, qui t'a coûté tant de larmes... j'en étais seule coupable! Pardonne-moi, j'étais mère, et je voulais soustraire mon fils à vos haines politiques; je voulais qu'il fût élevé comme un autre homme, et non comme le vengeur et l'héritier des Manzoni... Vaine précaution! un jour le sang de ses aïeux s'est réveillé dans ses veines... En le voyant près de monter sur l'échafaud, ma tête s'est perdue... il n'y avait qu'un moyen de racheter sa vie...

LE COMTE.

C'était de livrer la mienne!... (*La Comtesse tombe à genoux... Un silence.*) Ah! viens, viens dans mes bras... tu as mille et mille fois bien fait!

LA COMTESSE.

Ludovic!

LE COMTE.

Ah! je regardais la mort sans pâlir... ta trahison me brisait le cœur, mais n'altérait pas mon courage... et devant cette joie inespérée, immense, je sens mes larmes qui coulent et mes forces qui m'abandonnent. Mon fils est vivant! c'est ce bon, ce noble jeune homme auquel je dois la vie, — le savais-tu?... Ah! que je t'embrasse encore, et sois bénie, pauvre femme! je devine tout ce que tu as souffert quand il a fallu le sauver!

LA COMTESSE.

Tu me pardonnes?

LE COMTE.

Je te remercie et je t'aime!... Ah! si tu l'avais laissé périr, c'est alors que je t'eusse maudite... Mon fils! oh! quand le verrai-je?

LA COMTESSE.

Dieu le sait... Hier il est parti pour la France.

LE COMTE.

Oh! je donnerai le signal maintenant... je ne veux plus mourir!

Musique soude.

LA COMTESSE.

Écoute!... des clameurs lointaines...

LE COMTE.

C'est l'heure fatale qui approche!

LA COMTESSE.

Non, ce sont des coups de feu; la révolte a éclaté sans doute... tes amis n'auront pu la contenir plus long-temps.

LE COMTE.

Le bruit s'accroît... On dirait que le peuple se dirige de ce côté.

LA COMTESSE, à la fenêtre.

En effet, il vient le délivrer, Ludovic... Que Dieu te sauve!

LE COMTE.

Que Dieu sauve mon pays!

Quelques arquebusiers traversent en courant le fond du théâtre et entraînent ceux qui gardaient le Comte. La fusillade se rapproche. On entend aussi le bruit du tocsin et celui du canon.

LA COMTESSE.

Voici le canon!

LE COMTE.

Celui de la citadelle!... Dieu juste! est-il donc arrivé le jour des représailles?

SCÈNE IV.

LES MÊMES, DON GARCÍAS, *sufet de Gardes.*DON GARCÍAS, *sout agité.*

Comte Manzoni, suivez-moi sur-le-champ... (*Appréciant la Comtesse.*) Trahison! vous ici, madame?... venez, venez tous deux!

LE COMTE.

Où voulez-vous nous conduire?

DON GARCÍAS.

À la citadelle, par le souterrain qui aboutit à cette salle... Hâtez-vous! partons!

LE COMTE.

Eh bien! je vous déclare que nous ne vous suivrons pas! si nous devons périr, que ce soit à cette place! (*Serrant la Comtesse dans ses bras.*) Du moins, nous mourrons ensemble!

GARTANO, *accourant.*

Monseigneur... monseigneur! les rebelles ont forcé la première porte!

DON GARCÍAS.

Voici la clef du souterrain... ouvre vite!... Soldats, entraînez cet homme... et vous, madame, suivez-moi!

LE COMTE, *se débattant.*

Infâmes!

LA COMTESSE.

À l'aide! à l'aide!

DON GARCÍAS.

Un cri de plus, et vous êtes morte!

Don Garcias entraîne la Comtesse vers le souterrain; au même instant, Policastro en sort à la tête d'une troupe de conjurés.

SCÈNE V.

LES MÊMES, POLICASTRO, CONJURÉS.

POLICASTRO, *frappant don Garcias.*
Halte-là, monseigneur, on ne passe pas!

Don Garcias tombe en poussant un cri. Les conjurés s'élancent sur les Espagnols et les désarment.

TOUS.

Policastro!

LE COMTE.

C'est toi?

POLICASTRO.

Oui, comte; la citadelle s'est rendue...

LE COMTE.

Mais qui donc assiège cette prison?

POLICASTRO.

Votre fils!

LE COMTE et LA COMTESSE.

Fabio!...

POLICASTRO.

Noble jeune homme! dès que ses gardes l'ont abandonné, il est revenu sur ses pas pour périr ou pour vous sauver!... Son impatience a changé notre plan de bataille... et tenez, tenez, voilà son ouvrage!

Un coup de canon a ouvert une brèche dans le mur du fond. On enfonce les portes. Le peuple entre en foule.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, FABIO, *l'épée à la main*, TOUS LES PERSONNAGES.

LE PEUPLE.

Victoire! victoire!

LA COMTESSE, *courant au-devant de son fils.*

Fabio! mon fils! (*Lui montrant le Comte.*)

Ah! d'abord dans les bras de ton père!

FABIO.

Mon père!... Moi, votre fils! moi, l'héritier des Manzoni!

LE COMTE.

Ainsi nos Milanais...

FABIO.

Victorieux sur tous les points! plus d'étrangers! nous sommes enfin les maîtres chez nous!... (*Se tournant vers le fond.*) Amis! une ère nouvelle vient de commencer pour la Lombardie... ce que notre courage a conquis, notre courage saura le conserver... Dictons nos conditions à l'Espagne, l'olivier d'une main, l'épée de l'autre!

TOUS.

Vive l'indépendance!

FIN.